

# LE POMMIER

*Traduction de Denise van Moppès*

Il y avait trois ans qu'elle était morte, lorsqu'il remarqua le pommier pour la première fois. Certes, il savait qu'il était là, au milieu des autres, sur la pelouse qui, devant la maison, montait vers les champs. Mais, jamais auparavant, il n'avait accordé d'attention particulière à cet arbre que rien ne distinguait de ses compagnons, si ce n'est qu'il était le troisième de la rangée en partant de la gauche, très légèrement à l'écart des autres, et plus incliné vers la terrasse.

C'était un beau matin clair du début du printemps, et il était en train de se raser à la fenêtre ouverte. Comme il se penchait pour respirer l'air du jardin, le visage barbouillé de savon, le rasoir à la main, son regard tomba sur le pommier. Peut-être cela tenait-il à un effet de lumière, à la façon dont le soleil, en se levant sur les bois, touchait l'arbre à ce moment précis, mais la ressemblance était frappante.

Il posa son rasoir sur le bord de la fenêtre et regarda. L'arbre était décharné et d'une minceur pitoyable, sans rien de la robustesse noueuse de ses frères. Ses branches peu nombreuses, partant très haut sur le tronc, ainsi que des bras aux épaules étroites, s'étendaient avec un air de martyr résigné, comme transies par l'air frais du matin. L'armature de fil de fer entourant la base de l'arbre à la moitié du tronc faisait l'effet d'une jupe de tweed gris sur des jambes maigres; tandis que la plus haute branche, dressée au-dessus des autres mais

légèrement retombante, figurait une tête penchée par la fatigue.

Combien de fois avait-il vu Midge debout dans cette attitude accablée ! Que ce fût dans le jardin, la maison, ou même lorsqu'elle faisait des courses en ville, elle adoptait cette position voûtée, qui semblait dire que la vie la traitait durement, qu'elle avait été choisie entre toutes pour porter quelque impossible fardeau, mais qu'elle subirait tout jusqu'au bout sans se plaindre. « Midge, tu as l'air exténué ; pour l'amour du Ciel, assieds-toi et prends un peu de repos ! » Mais ces mots étaient accueillis par l'inévitable haussement d'épaules, l'inévitable soupir : « Il faut bien que quelqu'un fasse ce qu'il y a à faire », et, se redressant, elle se lançait dans la morne série des tâches inutiles auxquelles elle se condamnait, jour après jour, au long des années interminables et monotones.

Il continua à regarder le pommier. Cette attitude courbée de victime, cette cime penchée, ces branches lasses, ces quelques feuilles flétries que le vent et les pluies de l'hiver n'avaient point emportées, et qui frissonnaient à présent dans la brise printanière comme des cheveux décoiffés, tout reprochait silencieusement au propriétaire du jardin : « C'est ta faute, c'est parce que tu me négliges, que je suis ainsi. »

Il quitta la fenêtre et finit de se raser. Ce n'était pas le moment de se laisser entraîner par des visions quand il commençait enfin à s'installer dans sa liberté. Il prit son bain, s'habilla, et descendit prendre son petit déjeuner. Les œufs au bacon l'attendaient sur le chauffe-plats, et il porta l'assiette sur la table où un seul couvert était mis à son intention. Le *Times* tout neuf et nettement plié l'invitait à la lecture. Du vivant de Midge, il lui tendait d'abord le journal, par suite d'une longue habitude, et, lorsqu'elle le lui rendait, après le petit déjeuner, pour qu'il l'emportât dans son bureau, les pages étaient tou-

jours en désordre et repliées de travers, ce qui lui gâtait un peu le plaisir de sa lecture. Les nouvelles, elles aussi, avaient perdu leur bouquet, après qu'elle lui avait lu tout haut les pires, habitude matinale à laquelle elle ne manquait pas, y ajoutant toujours quelque commentaire malveillant de son cru. La naissance d'une fille chez des amis à eux provoquait en elle un petit claquement de langue, un petit mouvement de la tête : « Les pauvres, encore une fille », ou, si c'était un fils : « Ça ne doit pas être drôle d'avoir un garçon à élever de nos jours. » Il pensait qu'un obscur regret, dû au fait qu'ils n'avaient pas d'enfants, lui faisait ainsi déplorer une naissance nouvelle, mais cette attitude s'était progressivement étendue à tout ce qui était joyeux ou brillant, comme s'il y avait, dans le bonheur, une tare fondamentale.

« On dit ici qu'il est parti plus de gens en vacances cette année que jamais. Espérons qu'ils se sont amusés, c'est tout ce qu'on peut dire. » Mais sa voix ne contenait aucun espoir, rien que du dénigrement. Puis, ayant terminé son petit déjeuner, elle repoussait sa chaise, soupirait et disait : « Bah ! tant pis... », laissant la phrase inachevée ; mais le soupir, le haussement d'épaules, la ligne du dos, long, maigre et voûté, qu'elle penchait en débarrassant la table – afin d'épargner un peu de travail à la femme de ménage –, participaient au constant reproche dirigé contre lui et qui, depuis de longues années, gâchait leur vie.

Silencieux et courtois, il lui ouvrait la porte qui conduisait vers l'office et elle passait devant lui, péniblement courbée par le poids du plateau surchargé qu'elle n'avait nul besoin de porter. Un moment plus tard, il entendait par la porte entrouverte le bruissement de l'eau du robinet de l'évier. Il revenait à sa place, à sa chaise, au *Times* taché de confiture d'orange appuyé au grille-pain, et, une fois de plus, la même question

martelait sa pensée avec une insistance monotone :  
« Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Ce n'était pas qu'elle fût querelleuse. Les épouses querelleuses sont, comme les belles-mères, des plaisanteries de chansonniers. Il ne se rappelait pas avoir vu Midge en colère ou emportée. Mais le courant souterrain de reproches mêlé à une souffrance noblement supportée empoisonnait l'atmosphère de son foyer et lui donnait le sentiment d'être toujours en faute.

Plevait-il ? Cherchant refuge dans son bureau, le radiateur électrique allumé, sa première pipe de la matinée remplissant la petite pièce de fumée, il s'installait devant sa table sous prétexte de lettres à écrire mais, en réalité, pour se cacher, pour goûter la sécurité douillette de quatre murs où il était chez lui. La porte s'ouvrait et Midge s'arrêtait sur le seuil en enfilant son imperméable, un feutre à large bord enfoncé sur son front, et fronçait le nez avec dégoût.

« Pouah ! Quelle tabagie ! »

Il ne disait rien mais se déplaçait légèrement dans son fauteuil en dissimulant de son bras le roman qu'il avait cueilli par pur désœuvrement dans la bibliothèque.

« Tu ne vas pas en ville ? lui demandait-elle.

— Je ne pensais pas y aller.

— Ah ? Bah... tant pis. »

Elle se retournait pour s'éloigner.

« Pourquoi ? Tu avais besoin de quelque chose ?

— Oh ! seulement de poisson pour le déjeuner. Ils ne livrent pas le mercredi. Mais je peux y aller, si tu es occupé. Seulement, je croyais... »

Elle sortait de la pièce sans terminer sa phrase.

« Ça ne me dérange pas du tout, Midge, criait-il. Je vais sortir la voiture et j'irai dans un moment. Ce n'est pas la peine de te faire mouiller. »

Pensant qu'elle n'avait pas entendu, il sortait dans le vestibule. Elle était debout près de la porte d'entrée

ouverte par laquelle une pluie fine pénétrait jusqu'à elle. Elle portait au bras un grand panier plat et était en train d'enfiler des gants de jardinier.

« Je me ferai mouiller de toute façon, dit-elle, alors, un peu plus, un peu moins... Regarde-moi ces fleurs, elles ont toutes besoin de tuteurs. J'irai acheter le poisson quand j'aurai fini de les redresser. »

Inutile de discuter. Elle était décidée. Il refermait la porte d'entrée derrière elle et revenait s'asseoir dans son bureau. La pièce ne lui paraissait plus tout à fait aussi douillette, et, un peu plus tard, tournant la tête vers la fenêtre, il la voyait passer en hâte, son imperméable à moitié déboutonné, de petits filets d'eau sur le bord de son chapeau, et le panier de jardin à son bras rempli de marguerites fanées. Tourmenté par sa conscience, il se penchait et éteignait une résistance du radiateur électrique.

Venait le printemps, l'été. Flânant nu-tête au jardin, les mains dans les poches, sans autre envie que de sentir le soleil sur son dos et de contempler au loin les bois, les champs et la lente rivière sinueuse, il entendait, dans les chambres du premier étage, le ronflement aigu du Hoover ralentir soudain et mourir en suffoquant. Midge l'avait vu sur la terrasse et l'appelait.

« Tu as quelque chose à faire ? » demandait-elle.

Il n'avait rien à faire. C'était l'odeur du printemps, du jeune été, qui l'attirait dans le jardin ; c'était le sentiment délicieux que, retiré à présent des affaires, ayant cessé de travailler dans la City, il disposait du temps désormais comme d'un bien sans valeur qu'il pouvait gaspiller à sa guise.

« Non, disait-il, pas par une journée pareille. Pourquoi ? »

— Bah ! tant pis..., répondait-elle. Seulement, la gouttière sous la fenêtre de la cuisine est de nouveau engorgée. Complètement bouchée. Naturellement :

personne ne s'en occupe jamais. Je l'arrangerai moi-même cet après-midi. »

Son visage disparaissait de la fenêtre. Un ronflement croissant s'élevait de nouveau, le Hoover s'était remis au travail. Quelle folie qu'une interruption de ce genre pût tenir l'éclat du jour ! Non point la demande, ni la besogne en elle-même – déboucher une gouttière était, dans son genre, un amusement d'écolier, le plaisir de jouer avec de la boue – mais ce visage pâle regardant la terrasse ensoleillée, cette main lasse levée pour repousser une mèche de cheveux, et l'inévitable soupir avant de quitter la fenêtre, le muet : « Je voudrais bien avoir le temps, moi aussi, de rester au soleil à ne rien faire. Bah ! tant pis... »

Il s'était aventuré un jour à demander si tous ces grands nettoyages étaient bien nécessaires, et pourquoi il fallait continuellement faire le ménage à fond. Pourquoi les chaises devaient-elles être empilées les unes sur les autres, les tapis roulés, les bibelots rassemblés sur une feuille de papier journal ? Et pourquoi, entre autres, le parquet du couloir d'en haut que personne ne foulait jamais était-il laborieusement encaustiqué à la main ? A tour de rôle, Midge et la femme de ménage se traînaient sur les genoux, d'un bout à l'autre de l'étage, comme des esclaves antiques.

Midge l'avait regardé sans comprendre.

« Tu serais le premier à te plaindre, avait-elle dit, si l'on te faisait vivre dans une écurie. Tu aimes tes aises. »

Ainsi vivaient-ils dans des mondes différents, et leurs pensées ne se rencontraient jamais. En avait-il toujours été ainsi ? Il ne se rappelait pas. Ils avaient été mariés près de vingt-cinq ans et n'étaient plus que deux personnes qui, par la force de l'habitude, continuaient à vivre sous le même toit.

Quand il était dans les affaires, c'était différent. Il ne le remarquait pas autant. Il rentrait à la maison pour manger, dormir, et repartait par le train du matin. Mais, une fois retiré, il s'était aperçu de sa présence avec beaucoup plus de force et, chaque jour, le sentiment de la rancune, de la désapprobation qu'elle nourrissait à son égard, augmentait.

Il avait fini, au cours de l'année précédant sa mort, par se trouver si bien enlisé qu'il avait dû recourir à toutes sortes de menues tromperies afin de se débarrasser d'elle, prétendant qu'il devait aller à Londres pour se faire couper les cheveux, consulter son dentiste, déjeuner avec un associé ; en réalité, il passait la journée à son club, près de la fenêtre, anonyme et en paix.

Le mal qui la lui avait enlevée ne l'avait heureusement pas fait longtemps souffrir. Une grippe suivie de pneumonie l'avait emportée en moins d'une semaine. A peine s'il savait comment cela s'était passé, sauf qu'elle était exténuée comme à son ordinaire, avait pris froid, et avait refusé de rester au lit. Un soir, rentrant assez tard de Londres où il avait passé l'après-midi au cinéma, détendu et au chaud, parmi des gens sympathiques et qui s'amusaient bien – c'était un jour glacial de décembre –, il l'avait trouvée dans la cave, courbée sur la chaudière, en train de tisonner les morceaux de charbon.

Elle avait levé vers lui un visage blême de fatigue, aux traits tirés.

« Mais, Midge, qu'est-ce que tu fais là ? avait-il dit.

— C'est la chaudière, avait-elle répondu, elle est détraquée depuis ce matin, elle ne veut pas rester allumée. Il faudra faire venir quelqu'un pour la réparer demain. Je ne peux vraiment pas faire ces choses-là moi-même. »

Il y avait une traînée de charbon sur sa joue. Elle avait laissé le lourd tisonnier tomber sur le sol et s'était mise à tousser en grimaçant de douleur.

« Tu devrais être au lit, avait-il dit. Je n'ai jamais rien vu d'aussi absurde. Tu n'avais qu'à laisser cette chaudière tranquille !

— Je pensais que tu rentrerais de bonne heure, avait-elle répondu, et que tu saurais peut-être comment la remettre en marche. Il a fait horriblement froid toute la journée, je me demande ce que tu as trouvé à faire à Londres. »

Elle avait remonté l'escalier de la cave, lentement, le dos courbé ; une fois en haut, elle s'était arrêtée, frissonnante, les yeux à demi fermés.

« Si ça ne t'ennuie pas trop, avait-elle dit, je te servirai ton dîner tout de suite pour en avoir fini. Moi, je n'ai envie de rien.

— Ne t'occupe pas de mon dîner, avait-il répondu, je me débrouillerai tout seul. Va te coucher. Je t'apporterai une boisson chaude.

— Je te dis que je ne veux rien, avait-elle répété. Je remplirai ma bouillotte moi-même. Je ne te demande qu'une chose : n'oublie pas d'éteindre partout avant de monter. »

Elle avait traversé le vestibule, les épaules tombantes.

« Un verre de lait chaud ? » avait-il proposé encore en commençant à ôter son pardessus ; ce faisant, il avait laissé tomber de sa poche le billet de cinéma à dix shillings six, au coin déchiré. Elle l'avait vu et n'avait rien dit. Elle s'était remise à tousser puis s'était traînée dans l'escalier.

Le lendemain matin, elle avait trente-neuf de fièvre. Le docteur était venu et avait dit qu'elle avait une pneumonie. Elle lui avait demandé de lui réserver une chambre particulière à l'hôpital, car une infirmière à la maison aurait donné trop de travail. Cela se passait le mardi matin. Elle était partie pour l'hôpital. Il était allé la voir tous les jours ; le vendredi soir, on lui avait

dit qu'elle ne passerait probablement pas la nuit. Il était resté debout dans la chambre, après avoir entendu ces nouvelles, et, l'avait regardée, couchée dans ce lit impersonnel d'hôpital, et son cœur se serrait de pitié car on lui avait mis trop d'oreillers, elle était beaucoup trop soulevée et cela devait la fatiguer. Il lui avait apporté des fleurs, mais il semblait bien inutile de les donner à l'infirmière pour qu'elle les mît dans un vase car Midge était trop malade pour les regarder. Il les avait posées discrètement sur une table près du paravent, tandis que l'infirmière se penchait sur la malade.

« A-t-elle besoin de quelque chose ? Avait-il demandé. Je veux dire, je pourrais facilement... » Il avait laissé la phrase inachevée, pensant que l'infirmière comprendrait son intention, sa proposition de partir en voiture n'importe où, chercher ce qu'il faudrait.

L'infirmière avait secoué la tête. « On vous téléphonera, s'il survient un changement », avait-elle dit.

Quel changement pouvait survenir ? s'était-il demandé en quittant l'hôpital. Le visage blanc et pincé sur les oreillers ne changerait plus maintenant, il n'appartenait à personne.

Midge était morte, le samedi au petit jour.

Il n'était pas pieux et ne croyait pas profondément à l'immortalité mais, les obsèques terminées, Midge enterrée, cela l'avait ému de penser à son pauvre corps solitaire étendu dans ce cercueil flambant neuf à poignées de cuivre : cela paraissait vraiment trop cruel. La mort devrait ressembler aux adieux qu'on fait dans une gare avant un grand départ, mais sans l'excitation du voyage. Il y avait quelque chose d'indécent dans cette hâte à enfouir sous la terre une chose qui, avec un peu plus de chance, serait encore une personne vivant et respirant. Dans sa détresse, il lui avait semblé entendre Midge dire avec un soupir : « Bah ! tant pis... » tandis qu'on descendait le cercueil dans la tombe ouverte.

Il avait souhaité avec ferveur qu'il existât quand même un avenir en quelque invisible paradis où la pauvre Midge, ignorant ce qu'on faisait de sa dépouille mortelle, pût se promener parmi de vertes prairies. Mais avec qui ? s'était-il demandé. Ses parents étaient morts aux Indes, il y avait longtemps, elle n'aurait pas grand-chose à leur dire s'ils l'accueillaient aux portes du ciel. Il se l'était soudain représentée, faisant la queue, assez loin de l'entrée, comme il l'avait souvent vue, portant ce grand sac à provisions en paille tressée qu'elle emmenait partout, avec, sur le visage, un air de patient martyr. Au moment de passer le portillon pour entrer au paradis, elle le regardait d'un air de reproche.

Les images du cercueil et de la file d'attente étaient demeurées en lui près d'une semaine, s'effaçant peu à peu. Puis il l'avait oubliée. La liberté était à lui, et la maison vide et ensoleillée, l'hiver vif et brillant. Son temps n'appartenait qu'à lui. Il ne pensait jamais à Midge, jusqu'au matin où il remarqua le pommier.

Un peu plus tard ce jour-là, comme il se promenait dans son jardin, la curiosité l'attira vers l'arbre. Ça n'avait été qu'une imagination stupide, après tout. L'arbre n'avait rien d'extraordinaire. C'était un pommier comme tous les pommiers. Il se rappela qu'il avait toujours été moins vigoureux que ses compagnons, qu'il était, en fait, à moitié mort ; l'on avait parlé un moment de l'abattre, puis il n'en avait plus été question. Eh bien, il avait trouvé un emploi pour son dimanche. Abattre un arbre était un excellent exercice et le bois de pommier sentait bon. Cela serait un plaisir de le faire brûler dans la cheminée.

Malheureusement, le mauvais temps s'installa le lendemain de ce jour-là et dura plus d'une semaine, l'empêchant d'accomplir la tâche projetée. Il n'avait aucune envie de travailler dehors par ce temps et d'attraper un rhume. Il continuait à regarder le pom-

mier par la fenêtre de sa chambre. Cet arbre courbé, décharné, étiré sous la pluie commençait à l'agacer. Il ne faisait pas froid, et la pluie qui tombait sur le jardin était douce. Aucun des autres arbres n'avait cet air de désolation. Il y avait un jeune pommier – planté quelques années auparavant seulement, il s'en souvenait très bien – qui poussait à la droite du vieux, droit et ferme, ses jeunes branches légères levées vers le ciel avaient un air de plaisir sous l'averse. Il le regarda par la fenêtre et sourit. Pourquoi diable se rappela-t-il tout à coup un incident du temps de guerre, il y avait des années de cela, et une jeune fille qui était venue aider quelques mois aux travaux de la ferme voisine ? Il n'avait pas pensé à elle depuis bien longtemps. D'ailleurs, il ne s'était rien passé de très grave. Le samedi et le dimanche, il allait donner un coup de main au fermier – c'était sa participation à la guerre, en quelque sorte –, et elle était toujours là, gaie, jolie, souriante ; elle avait des cheveux courts, bouclés, garçonnières, et une peau très jeune.

Il pensait d'avance avec plaisir à ces rencontres de fin de semaine ; elles étaient un antidote aux incessants communiqués que Midge prenait à la radio, et à ses propos ininterrompus sur la guerre. Il aimait regarder cette enfant – elle avait à peine dix-neuf ans – en culotte de cheval et chemise de couleurs vives ; l'on eût dit, lorsqu'elle souriait, qu'elle embrassait le monde.

Il n'avait jamais su comment cela s'était passé, et c'était bien peu de chose, mais il était dans le hangar, un après-midi, à réparer le tracteur, penché sur le moteur, elle près de lui contre son épaule, riant tous deux ; il s'était retourné pour prendre un bout de chiffon afin d'essuyer une bielle, et, tout d'un coup, ils s'étaient trouvés, elle dans ses bras, lui l'embrassant. Ç'avait été un geste spontané, libre, heureux, et la fille était tendre et joyeuse avec sa jeune bouche fraîche.

Ils étaient ensuite revenus au tracteur et avaient repris leur besogne, mais unis à présent par une espèce d'intimité qui les remplissait tous deux de gaieté et de bien-être. Quand la fille avait dû quitter le hangar pour aller donner à manger aux cochons, il l'avait accompagnée, une main sur son épaule, geste à demi caressant qui vraiment ne signifiait rien. En arrivant dans la cour, il avait vu Midge qui les regardait.

« Il faut que j'aille à une réunion de la Croix-Rouge, avait-elle dit. Je n'arrive pas à mettre l'auto en marche. Je t'ai appelé. Tu ne m'as pas entendue. »

Elle avait un visage figé. Elle regardait la jeune fille. Il s'était senti soudain très coupable. La jeune fille avait dit gaiement bonsoir à Midge et s'était éloignée vers la porcherie.

Il avait suivi Midge jusqu'à la voiture et était parvenu à la faire démarrer à l'aide de la manivelle. Midge l'avait remercié d'une voix sans timbre. Il n'osait pas regarder ses yeux. C'était donc cela l'adultère, cela le péché, la seconde page des journaux du dimanche : « Il trompait sa femme. Elle surprend les coupables dans une grange. » Il était rentré chez lui, les mains tremblantes, et avait dû avaler un verre d'alcool. Rien n'avait jamais été dit. Midge n'en avait jamais parlé. Un obscur instinct l'avait retenu loin de la ferme, la semaine suivante, puis il avait appris que, la mère de la jeune fille étant tombée malade, celle-ci avait été rappelée chez elle.

Il ne l'avait jamais revue. Pourquoi se la rappelait-il soudain ce jour-là en regardant la pluie tomber sur les pommiers ? Il fallait absolument abattre le vieil arbre mort, quand ce ne serait que pour donner plus de soleil au petit pommier robuste ; il était désavantagé, placé ainsi près de l'autre.

Le vendredi après-midi, il alla au potager trouver Willis, qui venait trois fois par semaine s'occuper du

jardin, afin de lui payer ses gages. Il voulait également regarder dans le hangar à outils afin de s'assurer que la hache et la scie étaient en bon état. Willis gardait tout en bon ordre – il avait été à l'école de Midge – et la hache et la scie étaient pendues à leur place sur le mur.

Il paya Willis et allait s'éloigner lorsque le jardinier lui dit à brûle-pourpoint :

« Curieux, hein, ce qui arrive au vieux pommier ? »

La remarque était si inattendue qu'il en reçut un choc. Il se sentit changer de couleur.

« Pommier ? Quel pommier ? demanda-t-il.

— Mais celui du bout, près de la terrasse, répondit Willis. Je l'ai toujours vu stérile, depuis que je travaille ici, et ça fait pas mal d'années. Jamais une pomme, pas même une fleur. On voulait l'abattre, vous vous rappelez, l'hiver qu'il a fait si froid, et puis on n'en a plus parlé. Eh bien, voilà qu'il a refait un bail avec la vie, on dirait. Vous n'avez pas remarqué ? »

Le jardinier le regarda en souriant d'un air entendu.

Que voulait-il dire ? Il n'était pas possible qu'il eût été frappé lui aussi par cette ressemblance monstrueuse, mais non, c'était hors de question, indécent, sacrilège. D'ailleurs lui-même, l'avait écartée, il n'y songeait plus.

« Je n'ai rien remarqué », fit-il sur la défensive.

Willis se mit à rire.

« Venez un peu sur la terrasse, dit-il, je vais vous montrer ça, monsieur. »

Ils allèrent ensemble jusqu'à la pelouse montante et, en arrivant au pommier, Willis tendit la main et abaissa une branche qui se trouvait à sa portée. On entendit un léger craquement, comme si la branche était raide et refusait de plier, puis Willis écarta une espèce de lichen sec, découvrant les rameaux aigus.

« Regardez ça, monsieur, dit-il, il pousse des bourgeons. Regardez, tâtez vous-même. Y a de la vie là-dedans, pas d'erreur. J'avais encore jamais vu ça. Et cette branche-là, voyez, tout pareil. »

Il lâcha la première et se dressa pour en atteindre une autre.

Willis disait vrai. Il y avait des bourgeons, pas d'erreur, mais si petits et bruns qu'ils lui parurent à peine mériter ce nom; ils ressemblaient à une maladie des rameaux, à des bobos desséchés et sales. Il mit ses mains dans ses poches. L'idée d'y toucher lui causait un dégoût bizarre.

« Je ne crois pas que ça donnera grand-chose, dit-il.

— On ne sait pas, monsieur, dit Willis. J'ai de l'espoir. Il a supporté l'hiver, et si nous n'avons plus de fortes gelées, on ne peut pas dire ce qu'il nous prépare. Ça serait drôle de voir ce vieil arbre fleurir. Il portera encore des fruits. »

Il caressa le tronc du plat de la main dans un geste à la fois affectueux et familier.

Le propriétaire du pommier s'écarta. Willis l'agaçait sans qu'il sût pourquoi. N'aurait-on pas dit que ce vilain arbre était une personne? Voilà qu'il allait devoir renoncer à son projet de l'abattre le lendemain.

« Il prend la lumière du jeune pommier, dit-il. Ne vaudrait-il pas mieux le supprimer et laisser un peu plus d'espace à l'autre? »

Il s'approcha du jeune arbre et toucha une de ses branches. Ici, point de lichen, une écorce lisse, des bourgeons sur chaque rameau, gonflés, serrés. Il lâcha la branche qui rebondit avec souplesse.

« L'abattre, monsieur! répéta Willis, alors qu'il y a encore de la vie dedans? Oh, non, monsieur, je ne ferais pas ça. Il ne fait pas de tort au jeune arbre. Moi, je laisserais sa chance au vieux. S'il ne donne pas de

fruits, il sera toujours temps de l'abattre l'hiver prochain.

— D'accord, Willis », dit-il, et il s'éloigna rapidement.

Il n'avait pas envie de discuter plus longtemps sur ce sujet.

Cette nuit-là, en allant se coucher, il ouvrit comme d'habitude toute grande la fenêtre et écarta les rideaux : il n'aimait pas se réveiller le matin dans une chambre close. La pleine lune éclairait la terrasse et la pelouse d'une lumière pâle, immobile, fantomale. Aucun vent. Un grand silence enveloppait toutes choses. Il se pencha, heureux de cette paix. La lune éclairait en plein le petit pommier, le jeune, qui rayonnait dans cette lumière avec quelque chose de féérique. Fin, svelte, léger, le jeune arbre ressemblait à une danseuse aux bras levés, dressée sur les pointes, prête à s'envoler. Quelle grâce aisée, heureuse, dans cette jeune vitalité ! Brave petit arbre ! A sa gauche, il apercevait l'autre pommier plongé à demi encore dans l'obscurité, Le clair de lune lui-même ne pouvait lui prêter de la beauté. Qu'avait-il donc pour se courber ainsi au lieu de s'élever vers la lumière ? Cet arbre gâtait la nuit calme, abîmait le paysage. Il avait été stupide de céder à Willis et de consentir à l'épargner. Ces boutons ridicules ne fleuriraient jamais, et quand bien même...

Ses pensées se mirent à vagabonder et, pour la seconde fois depuis une semaine, il se surprit à penser à la jeune fille de la ferme et à son sourire joyeux. Il se demanda ce qu'elle était devenue. Mariée sans doute et jeune mère. Elle devait rendre un homme heureux. Bah, tant pis... Il sourit. Allait-il adopter cette expression à présent ? Pauvre Midge ! Il retint son souffle et demeura immobile, la main sur le rideau. Le pommier, celui de gauche, n'était plus dans l'ombre. La lune brillait sur les branches flétries qui ressemblaient à des bras

dressés et suppliants, des bras gelés, raides et gourds de souffrance. Il n'y avait point de vent, et les autres arbres ne bougeaient pas ; mais là, quelque chose frémissait, frissonnait dans les plus hautes branches, une brise venue de nulle part et qui mourait aussitôt. Tout à coup, une branche tomba du pommier sur le sol. C'était la branche basse aux petits boutons bruns qu'il n'avait point voulu toucher. Aucun bruissement, aucun signe d'agitation ne venait des autres arbres. Il continua à regarder la branche gisant dans l'herbe sous la lune. Elle était étendue en travers de l'ombre du jeune arbre, tout près de celui-ci et semblait le désigner d'un doigt accusateur.

Pour la première fois de sa vie, aussi loin qu'il lui en souvenait, il tira les rideaux devant la fenêtre pour ne pas laisser entrer la lumière de la lune.

Willis devait s'occuper exclusivement du potager. Il ne se montrait guère devant la maison, du vivant de Midge. C'était elle qui soignait les fleurs. Elle tondait même la pelouse, poussant la lourde machine le long de la pente, courbée sur les poignées.

C'était une des besognes qu'elle s'était assignées, comme de cirer le parquet des chambres à coucher. A présent que Midge n'était plus là pour s'occuper du jardin et lui dire ce qu'il avait à faire, Willis venait continuellement sur la pelouse. Le jardinier aimait ce changement qui lui donnait un sentiment de responsabilité.

« Je ne comprends pas comment cette branche a pu tomber, monsieur, dit-il le lundi.

— Quelle branche ?

— Mais la branche du pommier. Celle que nous avons regardée avant que je parte.

— Elle devait être pourrie. Je vous ai dit que cet arbre était mort.

— Elle n'a rien de pourri, monsieur. Tenez, regardez-la. Elle est cassée net. »

Une fois encore, le propriétaire dut suivre son serviteur dans la prairie devant la terrasse. Willis ramassa la branche. Le lichen qui la recouvrait était mouillé et faisait penser à une chevelure négligée.

« Vous l'auriez pas détachée en la tâtant, des fois ? demanda le jardinier.

— Absolument pas, répondit le propriétaire agacé. En fait, j'ai entendu dans la nuit cette branche tomber. Ça s'est passé au moment où j'ouvrais la fenêtre de ma chambre.

— C'est drôle. Pourtant il n'y avait pas de vent.

— Ce sont des choses qui arrivent aux vieux arbres. Je me demande ce que ça peut vous faire. On croirait... »

Il s'interrompit, ne sachant comment finir sa phrase.

« On croirait que cet arbre a une grande valeur », dit-il.

Le jardinier secoua la tête.

« C'est pas la valeur, dit-il, je ne pense pas du tout que cet arbre vaille de l'argent. C'est seulement qu'au bout de si longtemps qu'on l'avait cru mort, le voilà encore vivant et tout frétilant, comme qui dirait. Moi, j'appelle ça un phénomène de la nature. Espérons qu'il ne perdra plus de branches avant de fleurir. »

Un peu plus tard, le propriétaire, partant en promenade, vit le jardinier en train de couper l'herbe, au pied de l'arbre, et de placer un nouveau treillage autour du tronc. C'était vraiment ridicule. Il ne payait pas un gros salaire à cet homme pour qu'il perdît son temps sur un arbre à moitié mort. Il aurait dû être dans le potager à faire pousser des légumes. Mais c'était trop d'effort que de discuter avec lui.

Il rentra chez lui à cinq heures et demie. Le thé était tombé en désuétude depuis la mort de Midge, et il se

préparait avec plaisir à retrouver son fauteuil près du feu, sa pipe, son whisky, et le silence.

Le feu n'était pas allumé depuis longtemps et la cheminée fumait. Une curieuse odeur, un peu écœurante, régnait dans le salon. Il ouvrit les fenêtres et monta retirer ses lourds brodequins. Quand il redescendit, la fumée remplissait toujours la pièce et l'odeur était aussi forte. Indéfinissable. Douceâtre, étrange. Il appela la femme de journée qui était à la cuisine.

« Il y a une drôle d'odeur dans la maison, dit-il. Qu'est-ce que c'est ? »

La femme le rejoignit dans le vestibule.

« Quel genre d'odeur, monsieur ? dit-elle, sur la défensive.

— C'est dans le salon, dit-il. La pièce était pleine de fumée. Y auriez-vous brûlé quelque chose ? »

Son visage s'éclaira :

« Ce doit être les bûches, dit-elle. Willis les a coupées spécialement, monsieur. Il a dit que ça vous plairait.

— Quelles bûches ?

— Il a dit que c'était du pommier, monsieur, une branche qu'il a sciée. Ça brûle bien, le pommier, j'ai toujours entendu dire. Il y a des gens qui adorent cette odeur-là. Moi, je ne sens rien de spécial, mais il faut dire que j'ai le rhume. »

Ils regardèrent tous deux le feu. Willis avait débité le bois en petites bûches. La femme de journée, croyant plaire à son maître, les avait empilées afin de faire un feu qui durât longtemps. Il n'y avait pas de grandes flammes. La fumée qui s'en élevait était maigre et pauvre, de couleur verdâtre. Se pouvait-il qu'elle ne remarquât pas cette odeur écœurante et rance ?

« Les bûches sont humides, dit-il brusquement. Willis aurait bien dû s'en apercevoir. Regardez-les. Complètement inutiles. »

Le visage de la femme prit une expression obstinée et presque boudeuse.

« Je regrette, dit-elle. Je n'ai rien remarqué de spécial quand j'ai allumé le feu. Elles ont eu l'air de bien partir. On m'a toujours dit que le pommier était très bon comme bois à brûler et c'est aussi l'avis de Willis. Il m'a bien recommandé de les mettre dans votre cheminée ce soir; il les a coupées exprès pour vous. Moi, je croyais que vous étiez au courant et que vous lui aviez donné vos instructions.

— Bon, ça va, répondit-il. Je suppose que ces bûches finiront par brûler. Ce n'est pas votre faute. »

Il lui tourna le dos et se mit à tisonner pour essayer de séparer les bûches. Tant que la femme serait dans la maison, il ne pourrait rien faire. Enlever les bûches humides, en partie consumées, et les jeter derrière la maison, puis rallumer le feu avec du bois sec, provoquerait des commentaires. Il serait obligé pour cela de traverser la cuisine afin de gagner le cabinet où l'on rangeait le bois et elle le regarderait et s'avancerait en disant :

« Laissez-moi faire ça, monsieur. C'est-il que le feu s'est donc éteint ? »

Non, il fallait attendre après dîner, quand elle aurait débarrassé la table, lavé la vaisselle et serait partie pour la nuit. Jusque-là, il supporterait de son mieux l'odeur du bois de pommier.

Il se versa du whisky, alluma sa pipe et regarda le feu. Nulle chaleur n'en émanait, et, le chauffage central éteint, il faisait frais dans le salon. De temps à autre, un mince panache de fumée verdâtre s'élevait des bûches, répandant cette odeur douceâtre, écœurante, qui ne ressemblait à aucune odeur de fumée de bois connue de lui. Quel insupportable touche-à-tout que ce jardinier... Pourquoi avoir scié ces bûches? Il aurait dû s'apercevoir qu'elles étaient humides. Gorgées d'eau. Il se

pencha pour les voir de plus près. Mais était-ce bien de l'eau qui suintait en un mince filet de ces bûches pâles ? Non, c'était une sève, repoussante et gluante.

Il prit le tisonnier et, d'un geste rageur, l'enfonça entre les bûches pour essayer de les enflammer et de changer cette fumée verte en une flamme normale. En vain. Les bûches ne voulaient point brûler. Et, pendant tout ce temps, le filet de sève continuait de couler sur la grille, et l'odeur douceâtre de remplir la pièce et de lui lever le cœur. Il prit son verre et son livre, alla allumer le radiateur électrique de son bureau et s'y installa.

C'était idiot. Cela lui rappelait le passé, l'époque où il faisait semblant d'avoir des lettres à écrire pour aller s'asseoir dans son bureau tandis que Midge était dans le salon. Elle avait l'habitude de bâiller le soir, sa journée de travail terminée, et ne s'en apercevait même pas. Elle s'installait sur le canapé avec son tricot, les aiguilles s'entrechoquaient dans une hâte furieuse, puis soudain s'élevaient ces profonds bâillements qui la secouaient, arrachant d'elle un « Ah!... ah!... Hi-oh! » prolongé, suivi par son inévitable soupir. Puis tout se taisait, sauf le cliquetis des aiguilles, mais il savait que, dans quelques minutes, un autre bâillement s'élèverait, un autre soupir, et il ne pouvait s'empêcher de les guetter, immobile derrière son livre.

Une colère impuissante le secouait, le désir de jeter son livre et de dire :

« Ecoute, si tu es si fatiguée que ça, pourquoi ne vas-tu pas te coucher ? »

Mais il se retenait, et, au bout d'un moment, quand il ne pouvait plus le supporter, il se levait et, quittant le salon, allait se réfugier dans son bureau. Voilà qu'il recommençait ce soir à cause des bûches de pommier. A cause de l'odeur écœurante de ce bois mal brûlé.

Il resta dans son fauteuil de bureau jusqu'au dîner. A neuf heures, la femme de journée, ayant tout rangé, lui fit sa couverture et s'en alla pour la nuit.

Il revint au salon où il n'était pas entré depuis qu'il l'avait quitté, vers la fin de l'après-midi. Le feu était éteint. L'on voyait qu'il avait fait des efforts pour brûler, car les bûches étaient plus minces qu'auparavant et plus enfoncées dans la grille. Les cendres étaient maigres ; pourtant, l'odeur écœurante subsistait dans les braises mourantes. Il alla dans la cuisine et y trouva un seau vide, qu'il rapporta dans le salon. Il y mit les bûches, de même que les cendres. Un reste d'humidité devait se trouver au fond du seau, ou bien les bûches n'étaient toujours pas sèches, car elles parurent y noircir et se couvrir d'une espèce d'écume. Il descendit à la cave, ouvrit la porte de la chaudière et y vida le seau.

Il se rappela alors trop tard qu'on avait laissé éteindre le chauffage central deux ou trois semaines plus tôt, à l'arrivée du printemps, et que, à moins qu'il ne rallumât la chaudière, les bûches y demeureraient intactes jusqu'à l'hiver suivant. Il trouva du papier, des allumettes, un bidon de pétrole et, ayant fait flamber le tout, referma la porte de la chaudière et écouta le ronflement des flammes. Voilà qui en finirait de cette désagréable histoire. Il attendit un moment, puis remonta l'escalier, et s'en fut rallumer le feu dans le salon. La besogne lui prit un certain temps, il lui fallut trouver du petit bois et du charbon, mais il y parvint avec de la patience et put enfin s'asseoir dans son fauteuil devant la flamme.

Il lisait depuis une vingtaine de minutes, lorsqu'il prit conscience d'un battement de porte. Il posa son livre et écouta. Tout d'abord, rien. Puis, oui, cela recommençait. Le grincement, le claquement d'une porte laissée ouverte du côté de la cuisine. Il se leva pour aller la fermer. C'était la porte de l'escalier de la cave. Il aurait

juré qu'il l'avait fermée. Le pêne avait dû céder. Il alluma l'électricité au haut de l'escalier souterrain et examina le pêne. Il n'y vit rien de défectueux. Il allait refermer la porte plus à fond, lorsqu'il perçut de nouveau l'odeur, l'odeur douceâtre, écœurante, du bois de pommier brûlé. Elle montait de la cave et passait dans le couloir du rez-de-chaussée.

Soudain, sans raison, il fut pris de frayeur, presque de panique. Et si l'odeur, emplissant dans la nuit toute la maison, montait de l'office au premier étage et, tandis qu'il dormait, pénétrait dans sa chambre, l'étouffait, l'empêchait de respirer ? L'idée était absurde, insensée... Et pourtant...

De nouveau, il se força à descendre dans la cave. Aucun son ne sortait de la chaudière, aucun ronflement de flammes. Des filets de fumée mince et verte se glissaient par la trappe fermée de la chaudière ; c'était cela qu'il avait perçu dans le couloir du rez-de-chaussée.

Il s'approcha de la chaudière et ouvrit la trappe. Le papier était entièrement consumé, de même que quelques copeaux qu'il y avait joints. Mais les bûches, les bûches du pommier, n'avaient pas du tout brûlé. Elles gisaient là, telles qu'il les avait jetées, monceau de membres noircis comme les os d'un être mort calciné. Une nausée le secoua. Il porta son mouchoir à sa bouche, il étouffait. Puis, sans bien savoir ce qu'il faisait, il monta l'escalier en courant pour chercher le seau vide et, à l'aide d'une pelle et d'une paire de pincettes, essaya d'y replacer les bûches en les sortant à grand-peine par l'étroite ouverture de la chaudière. Il sentait ses entrailles se tordre. Enfin, le seau rempli, il le remonta et traversa la cuisine pour gagner la porte de service.

Il l'ouvrit. Il n'y avait point de lune et il pleuvait. Relevant le col de son veston, il scruta l'obscurité en cherchant où jeter les bûches. Il faisait trop sombre et

trop mauvais pour aller jusqu'au fond du potager et les déposer sur le tas d'ordures, mais dans le pré, près du garage, l'herbe était haute et fournie, il pourrait les y dissimuler. Il suivit l'allée de gravier et, ayant atteint la barrière du pré, lança son fardeau dans l'herbe épaisse. Les bûches y pourriraient et y périraient, s'y gonfleraient de pluie, et finiraient par se confondre avec la terre. Peu lui importait. Il n'en était plus responsable. Elles avaient quitté sa maison, et ce qu'elles deviendraient ne le regardait plus.

Il revint chez lui et, cette fois, s'assura que la porte de la cave était bien fermée. L'air était clair de nouveau, l'odeur dissipée.

Il revint au salon pour se réchauffer devant le feu. Ses mains et ses pieds mouillés de pluie et son estomac encore secoué par l'odeur pénétrante de la fumée de bois de pommier s'alliaient pour glacer tout son être et il s'assit en frissonnant.

Il dormit peu cette nuit-là, et se réveilla au matin assez mal à son aise. Il avait la migraine et un mauvais goût dans la bouche. Il ne sortit pas. Il avait le foie très dérangé. Pour passer sa mauvaise humeur, il parla sèchement à la femme de journée.

« Je me suis enrhumé en essayant de me réchauffer hier soir, lui dit-il. Assez de bois de pommier comme ça. De plus, cette odeur m'a détraqué l'estomac. Vous pourrez le dire à Willis demain, quand il viendra. »

Elle le regarda d'un air incrédule.

« C'est dommage, dit-elle. J'ai parlé de ce bois à ma sœur hier soir, en revenant de chez vous, et je lui ai dit que vous n'aimez pas ça. Elle a dit que c'était tout à fait inhabituel. Brûler du bois de pommier, c'est considéré comme un luxe et, en plus, ça brûle bien.

— Celui-là ne brûlait pas bien, c'est tout ce que je sais, lui dit-il, et je ne veux plus qu'on s'en serve.

Quant à l'odeur... Je la sens encore, ça m'a complètement démoli. »

Elle pinça les lèvres.

« C'est dommage », dit-elle.

Comme elle quittait la salle à manger, son regard tomba sur une bouteille de whisky vide sur la desserte. Elle hésita un instant, puis la mit sur son plateau. Elle voulait laisser entendre que cette histoire d'indisposition due à de la fumée de bois de pommier était un bobard, il avait bu un petit coup de trop, voilà tout. Au diable, l'insolente !

« Oui, lui dit-il, vous en rapporterez une autre. »

Cela lui apprendrait à se mêler de ses affaires.

Il fut malade pendant plusieurs jours, écœuré, étourdi, et finit par téléphoner au docteur de venir l'examiner. L'histoire du bois de pommier, quand il la raconta, paraissait absurde, et le docteur, après l'avoir ausculté, ne sembla pas inquiet.

« Un peu de froid sur le foie, dit-il, les pieds mouillés et, peut-être, quelque chose que vous avez mangé, tout ensemble. Je ne pense pas que la fumée de bois y soit pour grand-chose. Vous devriez faire plus d'exercice, si vous avez des tendances hépathiques. Jouez au golf. Moi, je ne sais pas comment je tiendrais le coup sans ma journée de golf du dimanche. »

Il rit en rangeant ses instruments dans son sac.

« Je vais vous faire une ordonnance, dit-il, mais moi, si j'étais vous, une fois la pluie cessée, je sortirais prendre l'air. Il fait assez doux et il ne manque qu'un peu de soleil pour faire tout fleurir. Votre jardin est très en avance sur le mien. Vos arbres fruitiers sont tous en boutons. »

Au moment de sortir, il ajouta :

« N'oubliez pas que vous avez subi un choc grave, il y a plusieurs mois. Il faut du temps pour surmonter cela. Vous vous ressentez encore de la perte de votre

femme. Le meilleur remède, c'est de sortir, voir des gens, vous distraire. Adieu, soignez-vous bien. »

Le malade s'habilla et descendit. Le médecin était évidemment plein de bonne volonté, mais sa visite avait été du temps de perdu. « Vous vous ressentez encore de la perte de votre femme. » Comme le docteur pouvait se méprendre ! Pauvre Midge... Lui, du moins, avait l'honnêteté de s'avouer qu'elle ne lui manquait nullement, que, depuis qu'elle était partie, il avait l'impression de respirer plus librement, et que, à part cette crise hépatique, il y avait des années qu'il ne s'était aussi bien porté.

La femme de ménage avait profité des quelques jours qu'il avait passés au lit pour faire subir au salon le grand nettoyage de printemps. Travail inutile, mais héritage de Midge sans doute. La pièce avait un air récuré, ordonné au cordeau, beaucoup trop bien rangé. Ses objets personnels étaient rassemblés, ses livres et ses papiers formaient une pile bien nette sur un guéridon. Quel ennui, vraiment, d'être à la merci des idées saugrenues d'une servante ! Pour un peu, il l'aurait mise à la porte et se serait débrouillé tout seul, mais le souci quotidien, l'ennui de la cuisine et de la vaisselle le retinrent. La vie idéale, évidemment, était celle d'un homme en Orient ou dans les mers du Sud. Là, pas de problème, l'on prenait une épouse indigène et l'on s'assurait un service parfait et silencieux, une excellente cuisine, l'on était libéré de tout effort de conversation, mais, si l'on désirait quelque chose de plus, elle était là, jeune, ardente, la compagne des heures nocturnes. Jamais une critique, la docilité d'un animal pour son maître, et le rire léger d'une enfant. Oui, c'étaient des sages, ces types qui rompaient avec les conventions. Il leur tirait son chapeau.

Il alla à la fenêtre et regarda la pelouse montante. La pluie cessait, demain il ferait beau ; il pourrait sortir,

comme le lui avait conseillé le docteur. Celui-ci avait dit vrai au sujet des arbres fruitiers. Le petit, près du perron, était déjà en fleur, et un merle s'était perché sur une des branches qui se balançait légèrement sous son poids.

Les gouttes de pluie luisaient et les boutons étaient roses et très serrés, mais, quand le soleil percerait, le lendemain, ils apparaîtraient tendres et frais comme le bleu du ciel. Il avait envie de charger son vieil appareil et de prendre une photo du petit arbre. Les autres fleuriraient eux aussi dans la semaine. Quant au vieux, à gauche, il avait l'air aussi mort que d'habitude, à moins que ses soi-disant boutons ne fussent si bruns qu'on ne les distinguait pas à cette distance. Peut-être la chute de la branche avait-elle marqué sa fin. Bon débarras.

Il quitta la fenêtre et se mit à disposer le salon à son goût, y dispersant ses affaires. Il aimait à ranger, à ouvrir des tiroirs, à en sortir des objets et à les y remettre. Il y avait un crayon rouge dans le tiroir d'une petite table ; sans doute, en faisant le ménage à fond, la femme de journée l'avait-elle trouvé glissé derrière une pile de bouquins. Il le tailla, en effila la mine. Il découvrit un rouleau de pellicule dans un autre tiroir et le garda pour en garnir son appareil, le lendemain matin. Le tiroir contenait encore des papiers et des douzaines de vieilles photos en désordre, portraits de studios et instantanés d'amateurs. Midge les classait autrefois et les collait dans des albums ; puis elle avait dû s'en désintéresser pendant la guerre, ou bien avait-elle eu trop d'autres choses à faire.

On pouvait vraiment jeter toutes ces paperasses. Elles auraient fait un bon feu, l'autre soir ; elles auraient peut-être réussi à enflammer le bois de pommier. Il n'y avait vraiment aucune raison de les conserver. Cette lamentable photo de Midge, par exemple, prise, Dieu sait quand, peu de temps après leur mariage, à en juger

par la mode. Était-elle vraiment coiffée de la sorte ? Cette tignasse ébouriffée beaucoup trop épaisse pour son visage, déjà long et étroit. Ce décolleté en pointe et ces longues boucles d'oreilles, et ce sourire trop ouvert qui agrandissait la bouche. Dans le coin, à gauche, elle avait écrit : « A mon Buzz chéri. Sa Midge qui l'aime. » Il avait complètement oublié ce vieux surnom, abandonné depuis des années ; il avait l'impression qu'il ne lui avait jamais plu, il le trouvait ridicule et gênant, et il avait reproché à sa femme de l'employer en public.

Il déchira la photo en deux et la jeta au feu. Il la regarda s'enrouler sur elle-même et se consumer, le dernier trait à disparaître fut ce sourire ardent. Mon Buzz chéri. Il se rappela soudain la robe du soir représentée sur la photographie. C'était une robe verte, couleur qui n'avait jamais été seyante pour elle, qui la pâlisait, et elle l'avait achetée pour une occasion spéciale : un dîner d'anniversaire de mariage. Le couple qui le célébrait avait invité tous les amis et voisins qui s'étaient mariés à peu près à la même époque, et c'est ainsi que Midge et lui s'étaient trouvés du nombre.

Il y avait eu beaucoup de champagne, un ou deux discours, une grande gaieté, des rires, des plaisanteries – certaines assez risquées – et il se rappelait que, la fête terminée, au moment où il remontait dans sa voiture, son hôte lui avait dit en riant : « Essaie, mon vieux, de remplir tes devoirs en chapeau haut de forme. Il paraît que c'est irrésistible ! » Il avait senti Midge assise à côté de lui, immobile et raide dans sa robe verte, avec, sur le visage, le même sourire que sur la photo qu'il venait de détruire, à la fois tendue et hésitante, ne comprenant pas tout à fait le sens des mots que leur hôte un peu gris avait lancés dans l'air nocturne, mais désireuse de se montrer à la page, brûlant de plaire et, plus que tout, brûlant d'attirer.

En rentrant dans la maison, après avoir mis la voiture au garage, il l'avait trouvée qui l'attendait sans aucune raison dans le salon, son manteau rejeté pour découvrir la robe du soir, un grand sourire pas très assuré sur son visage.

Il avait bâillé, puis, s'enfonçant dans un fauteuil, avait pris un livre. Elle avait attendu un instant et, lentement, avait pris son manteau et était montée. Elle avait dû faire faire cette photo peu de temps après. « A mon Buzz chéri. Sa Midge qui l'aime. » Il jeta une grosse poignée de bois sec dans le feu. Le bois craqua et se fendit, réduisant en cendres le portrait. Pas de bûches vertes et humides, ce soir...

Le lendemain, il faisait beau et chaud. Le soleil brillait et les oiseaux chantaient. Il eut soudain envie d'aller à Londres. C'était un jour à flâner dans Bond Street, à regarder les passants, un jour à aller chez son tailleur, à se faire couper les cheveux, à manger une douzaine d'huîtres dans son bar favori. Son rhume était passé, des heures aimables s'étendaient devant lui. Il pourrait même aller voir une pièce de théâtre en matinée.

Le jour s'écoula sans incident, paisible, distrayant, tel qu'il l'avait souhaité, diversion à la monotonie de la campagne. Il monta en voiture vers sept heures en pensant avec plaisir à son apéritif et à son dîner. Il faisait si bon que, même le soleil couché, il n'éprouva pas le besoin de mettre son pardessus. Il salua de la main le fermier qui passait la grille au moment où lui-même tournait dans la grande allée.

« Beau temps », lui cria-t-il.

L'homme acquiesça en souriant.

« Faut espérer que c'est pour de bon, cette fois », lui répondit-il.

Brave type. Ils étaient restés très copains depuis les dimanches de guerre où il conduisait le tracteur.

Il rangea la voiture, but son whisky, puis fit un tour au jardin en attendant le dîner. Quel changement ces heures de soleil avaient apporté à tout ! Plusieurs jonquilles étaient sorties, des narcisses aussi, et les haies étaient fraîches et drues. Quant aux pommiers, leurs boutons avaient éclos et ils étaient tous en fleur. Il s'approcha de son petit préféré et toucha les pétales. Ils étaient doux sous sa main. Il secoua doucement un rameau ; la floraison, ferme et bien accrochée, ne se détacha point. Le parfum était encore presque imperceptible, mais, dans un jour ou deux, avec un peu plus de soleil et quelques averses, peut-être, il émanerait de la fleur épanouie et remplirait subtilement l'air, jamais pénétrant, jamais fort, senteur qu'il fallait découvrir soi-même, comme font les abeilles. Une fois découverte, elle persistait, attirante, réconfortante et suave. Il caressa le petit arbre et descendit vers la maison.

Le lendemain matin, pendant son petit déjeuner, on frappa à la porte de la salle à manger et la femme de journée lui annonça que Willis était là, qui désirait lui parler. Il dit à Willis d'entrer.

Le jardinier paraissait chagrin. Que se passait-il ?

« Je suis fâché de vous déranger, monsieur, dit-il, mais j'ai eu des mots avec Mr. Jackson ce matin. Il se plaint. »

Jackson était le fermier, et c'est à lui qu'appartenaient les champs voisins.

« De quoi se plaint-il ? »

— Il dit que j'ai jeté du bois dans son pré par-dessus la barrière et que le petit poulain qui y était avec la jument a trébuché dessus et que maintenant il boite. Moi, jamais j'ai jeté de bois par-dessus la barrière. Il était pas commode du tout. Il a parlé du prix du poulain et il a dit comme ça que ça diminuerait les chances de le vendre.

— J'espère que vous lui avez dit que vous n'aviez rien jeté.

— Oui, monsieur. Mais ce qu'il y a, c'est qu'on a bien jeté du bois par-dessus la barrière. Il m'a montré l'endroit. Juste derrière le garage. J'y ai été avec Mr. Jackson, et c'était vrai. On a jeté des bûches dans ce coin-là, monsieur. J'ai préféré vous mettre au courant avant d'en parler à la cuisine, autrement, vous savez ce que c'est, ça fera des histoires. »

Il sentait sur lui le regard du jardinier. Impossible de nier. D'ailleurs, tout était de la faute de Willis.

« Inutile d'en parler à la cuisine, Willis, dit-il. C'est moi qui ai jeté les bûches. Vous les avez apportées dans la maison sans que je vous en aie prié, et le résultat, c'est qu'elles ont éteint mon feu, rempli la pièce de fumée et gâché ma soirée. Je les ai lancées par-dessus la barrière dans un moment de colère, et si elles ont blessé le poulain de Jackson, présentez-lui mes excuses et dites-lui que je le dédommagerai. Tout ce que je vous demande, c'est de ne plus apporter de bûches de ce genre dans la maison.

— Non, monsieur. Il paraît que vous n'en avez pas été content. Mais je ne croyais pas que vous iriez jusqu'à les jeter comme ça.

— Eh bien, je l'ai fait, et en voilà assez.

— Bien, monsieur. »

Willis allait se retirer mais, au moment de quitter la salle à manger, il s'arrêta et dit :

« Je ne comprends pas que ces bûches n'aient pas brûlé. J'en avais apporté un petit morceau à ma femme et il a donné un beau feu brillant comme tout.

— Ici, il n'a pas brûlé.

— En tout cas, le vieil arbre est en train de rattraper sa branche perdue, monsieur. Vous l'avez pas vu ce matin ?

— Non.

— C'est le soleil d'hier qui a fait cela, monsieur, et la chaleur de la nuit. Il est beau comme tout, tout en fleur. Faut voir ça, monsieur. »

Willis parti, il se remit à son petit déjeuner.

Il sortit sur la terrasse. Tout d'abord, il ne monta pas à la pelouse, il prétextait d'autres choses à faire ; ne fallait-il pas sortir le lourd fauteuil de jardin, puisque le temps s'était mis au beau ? Puis, prenant une paire de ciseaux, il tailla quelques rosiers sous les fenêtres. Cependant, quelque chose l'attirait vers le pommier.

Il était tel que Willis l'avait décrit. Était-ce le soleil, la chaleur, la nuit sereine, il ne savait, mais les petits boutons bruns s'étaient dépliés, épanouis en fleurs, et étendaient à présent au-dessus de sa tête un nuage magique de floraison blanche. Il s'épaississait à la cime de l'arbre où les fleurs étaient si denses qu'on eût dit des couches d'ouate spongieuse, et toutes, depuis les hautes branches jusqu'à celles qui se trouvaient le plus proches du sol, avaient cette même couleur malade, blafarde.

Il n'avait pas l'air d'un arbre ; il ressemblait plutôt à une tente abandonnée sous la pluie par des campeurs, ou encore à un plumeau, un plumeau géant décoloré par le soleil. La floraison était trop épaisse, trop lourde pour le long tronc maigre, et l'humidité qu'elle contenait l'alourdissait encore. Déjà, comme épuisées par l'effort, les fleurs des basses branches se tachaient de brun ; pourtant il n'avait pas plu.

Voilà. Willis avait raison. L'arbre avait fleuri. Mais, au lieu de fleurir en vie, en beauté, il s'était, par quelque trait profond de sa nature, mal développé, et avait produit un monstre. Un monstre qui ne connaissait ni sa texture ni sa forme et s'imaginait plaire. Il avait l'air de dire avec une grimace un peu timide : « Regarde, tout cela est pour toi. »

Il entendit soudain un pas derrière lui. C'était Willis.

« Beau spectacle, hein, monsieur ?

— Je regrette, je ne l'admire pas. La floraison est beaucoup trop épaisse. »

Willis le regarda et ne dit rien. Le jardinier devait le trouver bien difficile, dur, et peut-être bizarre ; sans doute en parlerait-il à la cuisine avec la femme de journée.

Il se força à lui sourire.

« Ecoutez, lui dit-il, je ne dis pas ça pour vous contrarier. Mais toutes ces fleurs ne m'intéressent pas. Je les préfère légères et teintées comme celles du petit arbre. Mais prenez-en pour votre femme. Je ne demande pas mieux. Coupez-en autant que vous voudrez, cela ne me privera pas. »

Il étendit le bras d'un geste généreux. Il désirait que Willis allât sur-le-champ chercher une échelle et enlevât toutes ces branches fleuries.

Le jardinier secoua la tête, d'un air scandalisé.

« Oh, non, merci, monsieur. Je ne pourrais pas faire une chose pareille. Cela abîmerait l'arbre. Il faudra voir les fruits. Voilà ce que j'attends, moi, les fruits. »

Il n'y avait plus rien à dire.

« Bon, Willis, comme vous voudrez. »

Il descendit sur la terrasse et s'assit au soleil, les yeux sur la pelouse qui s'élevait devant lui, mais il ne pouvait voir le petit arbre modeste et tranquille près du perron, levant sa douce floraison vers le ciel. Le jeune pommier était caché, écrasé, par le monstre et son grand nuage de pétales froissés qui tombaient déjà, blanchâtres, dans l'herbe. De quelque façon qu'il tournât son fauteuil, d'un côté ou de l'autre de la terrasse, il lui semblait qu'il ne pouvait échapper à l'arbre, qu'il se dressait devant lui, plein de reproche et de désir, avide d'une admiration qu'il ne pouvait lui donner.

Cet été-là, il prit des vacances plus longues qu'il n'avait fait depuis des années. Il resta tout juste dix jours chez sa vieille mère, dans le Norfolk, au lieu du mois traditionnel qu'il y passait avec Midge, et voyagea le reste du mois d'août et tout septembre en Suisse et en Italie.

Il partit en voiture, afin de circuler et de s'arrêter à sa guise. Il n'était pas friand de points de vue, ni d'excursions, et l'alpinisme n'était pas son fort. Ce qu'il aimait, c'était d'aborder une petite ville dans la fraîcheur du soir, de choisir un petit hôtel bien confortable et d'y rester, s'il s'y plaisait, deux ou trois jours de suite sans rien faire, à flâner.

Il aimait passer la matinée dans un café au soleil, à regarder les gens, un verre de vin devant lui ; tant de gais jeunes gens voyageaient de nos jours ! Il prenait plaisir au bruit des conversations autour de lui, à condition de n'être pas obligé de s'y mêler. De temps à autre, un sourire venait à lui, quelques mots aimables à lui adressés par un pensionnaire de son hôtel, mais rien qui l'engageât, juste de quoi lui donner l'impression de nager avec le courant, de faire partie de ce monde de loisirs et de mouvement.

Le pénible des vacances, autrefois, avec Midge, était l'habitude qu'elle avait de faire connaissance avec des gens, quelque autre couple dont elle disait que c'étaient des gens « bien », ou « tout à fait notre genre ». Cela commençait par une conversation en prenant le café et continuait par des projets d'excursions en commun, de voitures louées à quatre. Il détestait cela, et ses vacances en étaient gâtées.

Maintenant, Dieu merci, rien de pareil. Il faisait ce qui lui plaisait, au moment où il en avait envie. Point de Midge pour lui dire : « Alors, on bouge ? », au moment où il était parfaitement heureux devant son verre de

vin ; point de Midge pour organiser la visite d'une vieille église dont il n'avait que faire.

Il grossit, durant ces vacances, et cela le laissa indifférent. Il n'y avait personne pour lui proposer une longue promenade afin de « faire passer » un trop bon repas, gâchant ainsi l'agréable somnolence qui accompagne le dessert et le café, personne pour s'étonner de lui voir arborer soudain une chemise d'un ton vif, une cravate flamboyante.

Flânant à travers les petites villes et les villages, nu-tête, un cigare aux lèvres, recevant les sourires des gais jeunes gens qu'il croisait, il se sentait au paradis. C'était cela la vie, sans tracas, sans soucis. Pas de : « Il faut que nous soyons de retour le quinze, à cause de cette réunion du comité de bienfaisance » ; pas de : « Nous ne pouvons absolument pas laisser la maison fermée plus d'une quinzaine, il pourrait arriver quelque chose. » Au lieu de cela, les brillantes lumières d'une petite foire champêtre dans un village dont il n'avait pas même pris la peine de demander le nom ; le rythme de la musique, les rires des garçons et des filles, et lui-même, après une bouteille de vin du pays, s'inclinant devant une jeunesse coiffée d'un mouchoir à fleurs et l'entraînant sous la tente où l'on dansait. Qu'importait la chaleur et que leurs pas ne s'harmonisassent point – il y avait des années qu'il n'avait pas dansé. C'était cela la vie, c'était cela. Il la lâcha quand la musique cessa et elle courut en riant retrouver ses amis, riant de lui sans doute. Et après ? Il s'était bien amusé.

Il quitta l'Italie quand le temps fraîchit, à la fin septembre, et rentra chez lui la première semaine d'octobre. Aucune difficulté. Un télégramme à la femme de journée indiquant la date probable de son arrivée, et c'était tout. Avec Midge, les plus courtes vacances et leur retour entraînaient des complications. Instructions écrites au sujet de l'épicerie, du lait, du pain, de

l'aération des lits, de l'allumage des feux, de la reprise d'abonnement aux journaux. Tout devenait labeur.

Il s'engagea dans l'allée par un tendre soir d'octobre. De la fumée montait des cheminées, la grande porte était ouverte, son aimable demeure l'attendait. Point de course à l'office pour s'enquérir des désastres possibles : accidents de tuyauterie, meubles brisés, pénurie d'eau, difficultés de ravitaillement. La femme de journée évitait de l'importuner. Simplement : « Bonsoir, monsieur. J'espère que vous avez passé de bonnes vacances. Le dîner à la même heure que d'habitude ? » Puis le silence. Il pouvait boire son apéritif, allumer sa pipe, se détendre ; la petite pile de courrier était sans importance. Point d'enveloppes déchirées avec fièvre, point de sonneries du téléphone, point de ces interminables conversations féminines : « Et alors ? Où en êtes-vous ? Vraiment ? Ma pauvre ! Mais qu'est-ce que tu lui as répondu ?... Elle a fait ça !... Non, mercredi, impossible... »

Il s'étendit voluptueusement, engourdi par le voyage, et regarda avec plaisir le salon plaisant et vide. La route depuis Douvres lui avait donné faim et sa côtelette lui parut maigre après les menus étrangers. Mais ça ne lui ferait pas de mal de se remettre à un régime plus frugal. Une sardine sur toast suivit la côtelette, puis il chercha des yeux le dessert.

Il y avait une assiette de pommes sur la desserte. Il alla la prendre et la posa devant lui sur la table. Petites, ridées, brunâtres, elles n'avaient pas trop bonne mine. Il mordit dans l'une d'elles, mais cracha dès qu'il en sentit le goût sur sa langue. La pomme était pourrie. Il en goûta une autre, ce fut la même chose. Il regarda de plus près la pyramide de pommes. Leur peau ressemblait à certains cuirs grenus ; on s'attendait à une chair acide, elle était au contraire fade et molle, avec des pépins jaunes. Un goût ignoble. Un fragment s'était

niché contre une de ses dents et il l'en délogea, fibreux, répugnant...

Il sonna la servante.

« Il n'y a pas d'autre dessert ? demanda-t-il.

— Mais non, monsieur. Je me suis rappelé que vous adoriez les pommes, et Willis a apporté celles-ci du jardin. Il a dit qu'elles étaient particulièrement bonnes et juste à point.

— Eh bien, il s'est trompé. Elles sont immangeables.

— Je suis désolée, monsieur. Je ne les aurais pas servies, si j'avais su. Il y en a encore beaucoup à l'office. Willis en a apporté plein un grand panier.

— Toutes comme celles-ci ?

— Oui, monsieur. Des petites brunes. Il n'y en a pas d'autres.

— Bah ! tant pis... Je m'en occuperai moi-même demain matin. »

Il quitta la table et passa au salon. Il but un verre de porto pour faire passer le goût des pommes, mais ça n'y changea rien, pas plus que le biscuit dont il l'accompagna. Une saveur de pulpe pourrie collait à sa langue et à son palais ; il fut obligé d'aller dans la salle de bains et de se laver les dents. Le plus agaçant, c'est qu'une bonne pomme saine aurait été la bienvenue après ce dîner plutôt terne : un fruit à la peau lisse et claire, à la chair pas trop sucrée, un rien acide. Il connaissait l'espèce. C'était un plaisir d'y mordre. Evidemment, il fallait savoir les cueillir au bon moment.

Il rêva cette nuit-là qu'il était retourné en Italie et dansait sous la tente, sur les pavés de la petite place. Il se réveilla, des flonflons dans les oreilles mais ne put se rappeler le visage de la jeune paysanne, ni la sensation de son corps trébuchant contre lui. Il essaya de retrouver tout cela en prenant au lit son thé matinal, mais le souvenir lui échappait.

Il se leva et alla à la fenêtre voir le temps qu'il faisait. Assez beau avec un petit vent frais.

C'est alors qu'il vit l'arbre. Le spectacle était si inattendu qu'il en reçut un choc. Il comprit aussitôt d'où venaient les pommes du dîner. L'arbre était chargé, accablé, d'un fardeau de fruits. Ils se pressaient, petits et brunâtres, sur chaque branche, diminuant de volume à mesure qu'ils approchaient du sommet, si bien que ceux des hautes branches, qui n'avaient pas encore atteint leur taille normale, avaient l'air de noix. Ils pesaient lourdement sur l'arbre qui en paraissait courbé, tordu, déformé, les basses branches balayant presque le sol, tandis que, dans l'herbe, tout autour du tronc, s'étaient d'autres pommes tombées, poussées par leurs sœurs avides. La terre était jonchée de ces fruits, dont beaucoup étaient ouverts et pourrissaient sous les guêpes. Jamais de sa vie, il n'avait vu un arbre aussi chargé. C'était un miracle qu'il ne s'écroulât pas sous le poids.

Il sortit avant le petit déjeuner – sa curiosité était trop grande – et s'arrêta devant l'arbre. Il n'y avait aucun doute, c'était bien de là que venaient les pommes qu'on lui avait servies à dîner. A peine plus grosses que des mandarines, certaines encore plus petites, elles étaient si serrées sur les branches qu'on ne pouvait en cueillir une sans en détacher une douzaine.

Il y avait quelque chose de monstrueux, de repoussant, dans cette fécondité, et, en même temps, de pitoyable pour l'arbre soumis à un tel supplice, car c'était un supplice, il n'y avait pas d'autre mot. Le pommier était torturé par ses fruits, brisé par leur poids, et le plus affreux était qu'aucun d'eux n'était mangeable. Chaque pomme était entièrement pourrie. Il écrasa sous ses pas des fruits tombés; il n'y avait pas moyen de les éviter; au bout d'un moment, ils ne furent plus

qu'une morve gluante qui collait à ses talons, et il dut essayer ses chaussures avec des tampons d'herbe.

Il aurait mieux valu que l'arbre fût mort, sec et nu, avant qu'une telle chose lui arrivât. A quoi bon, pour lui et pour les autres, cette cargaison de fruits pourris gisant à terre, souillant le sol, tandis que l'arbre lui-même se courbait douloureusement et cependant – il l'eût juré – triomphant, gonflé d'orgueil ?

De même qu'au printemps, la masse blême de ses fleurs détournait vos regards des autres arbres, de même ses fruits à présent avaient quelque chose de fascinant. Impossible d'échapper au spectacle de cette abondance. Toutes les fenêtres de la façade le regardaient. Il savait ce qui allait se passer. Les pommes resteraient là jusqu'à ce qu'on les cueillît, accrochées aux branches, tout octobre, tout novembre, et on ne les cueillerait jamais, puisque personne ne pouvait les manger. Il se voyait agacé par ce pommier pendant tout l'automne. Chaque fois qu'il sortirait sur la terrasse, il le verrait là, ployé, affreux.

C'était curieux à quel point il s'était mis à détester cet arbre. C'était un constant rappel du fait qu'il... – du diable s'il eût su dire de quoi... – un constant rappel de tout ce qu'il détestait et avait toujours détesté par-dessus tout, sans pouvoir le nommer. Il décida sur-le-champ que Willis cueillerait ces pommes et les emporterait, les vendrait, s'en débarrasserait, en ferait ce qu'il voudrait, pourvu qu'on ne l'obligeât pas, lui, à les manger, qu'on ne l'obligeât pas à regarder cet arbre accablé tout l'automne.

Il lui tourna le dos et constata avec plaisir qu'aucun des autres pommiers ne s'était abandonné à un excès aussi dégradant. Ils portaient une belle moisson sans rien d'anormal, et, comme on pouvait s'y attendre, le jeune arbre, à la droite du vieux, composait un charmant spectacle, avec son léger fardeau de pommes de taille

moyenne, vermeilles, et d'un rouge frais et clair à l'endroit où le soleil les avait mûries. Il décida d'en cueillir une et de l'emporter pour la manger à son petit déjeuner. Il fit son choix, et la pomme, au premier contact, lui tomba dans la main. Elle était si appétissante qu'il y mordit avec gourmandise. Elle ne le déçut point : juteuse, fleurant bon, un rien acide, couverte encore de rosée. Il ne regarda plus le vieil arbre et rentra en appétit pour son petit déjeuner.

Le jardinier mit près d'une semaine à dépouiller le vieux pommier et ne cacha pas sa désapprobation.

« Faites-en ce que vous voudrez, lui dit son patron. Vendez-les et gardez l'argent, ou bien emportez-les et donnez-les à manger à vos cochons. Je ne peux pas les voir, et c'est tout. Prenez une grande échelle et commencez tout de suite. »

Il lui semblait que Willis faisait traîner exprès la besogne. Il le vit par la fenêtre travailler comme au ralenti. Il plaça d'abord son échelle, puis la gravit laborieusement, en redescendit pour la caler, enfin commença à cueillir les pommes et à les jeter l'une après l'autre dans le panier. Cela dura des jours. Le jardinier était toujours perché sous les branches craquantes et gémissantes, tandis qu'au pied de l'échelle s'étaient remplis les paniers de jonc, les seaux, les baquets remplis de pommes.

Enfin la besogne s'acheva. L'échelle disparut avec les seaux et les paniers, et l'arbre se montra complètement nu. Il le regarda ce soir-là avec satisfaction. Plus de pommes pourrissantes pour offenser le regard ; elles avaient disparu jusqu'à la dernière.

Toutefois, l'arbre, au lieu d'en paraître allégé, semblait plus abattu encore si possible. Les branches restaient ployées et les feuilles, déjà jaunies par la fraîcheur des soirées d'automne, se repliaient en frissonnant.

« Est-ce là ma récompense ? semblait dire le pommier. Après tout ce que j'ai fait pour toi ! »

Comme la lumière déclinait, l'ombre de l'arbre tachait la pelouse humide. Ce serait bientôt l'hiver, les jours courts et sans lumière.

Il n'avait jamais beaucoup aimé le déclin de l'année. Autrefois, lorsqu'il allait chaque jour à son bureau de Londres, ç'avait été le départ en train, au matin aigre. Vers trois heures de l'après midi, les employés allumaient l'électricité, un brouillard triste et terne troublait l'air ; puis c'était le lent retour quotidien des salariés, dix par compartiment, serrés, secoués, enrhumés. Venait ensuite la longue soirée en face de Midge, devant le feu du salon, à écouter ou feindre d'écouter comment elle avait passé sa journée et ce qui n'avait pas marché.

Si elle n'avait pas été frappée par une catastrophe domestique, elle ramassait quelque récent événement propre à assombrir l'atmosphère. « Il paraît que les transports vont encore augmenter : et ton demi-tarif ? » Ou bien : « Ça n'a pas l'air d'aller trop bien, en Afrique du Sud ; on en a beaucoup parlé à la radio », ou encore : « Trois nouveaux cas de polio à l'hôpital. Je me demande pourquoi les médecins n'inventent pas quelque chose... »

Maintenant, enfin, il était déchargé de son rôle d'auditeur, mais le souvenir de ces longues soirées l'accompagnait encore et, lorsque les lampes étaient allumées et les rideaux fermés, il se rappelait le cliquetis des aiguilles, le verbiage vide et le « Hi-ho » des bâillements. Il entrait parfois maintenant, avant ou après dîner, à la vieille auberge du Chasseur Vert, à un demi-kilomètre de chez lui, sur la grand-route. Là, personne ne le dérangeait. Il s'asseyait dans un coin, après avoir dit bonsoir à Mrs. Hill, l'accorte propriétaire, puis il regardait, en fumant une cigarette et en

buvant un whisky, les habitués avaler un bock, jouer aux fléchettes, potiner.

Ici, en quelque sorte, se prolongeaient ses vacances d'été. Il y goûtait un peu de l'atmosphère insouciante des cafés et des restaurants étrangers, et il trouvait aimable et réconfortante l'espèce de chaleur du bar vivement éclairé, enfumé, rempli de paysans qui ne s'occupaient pas de lui. Ces visites coupaient les longues soirées sombres d'hiver et les rendaient plus supportables.

Vers le milieu de décembre, un rhume de cerveau les interrompit. Il fut obligé de rester chez lui. Il s'étonna de constater combien le Chasseur Vert lui manquait et à quel point il pouvait s'ennuyer dans ce salon ou ce bureau, sans rien d'autre à faire que lire ou écouter la radio. Le rhume et l'ennui le rendaient maussade et irritable, et son inactivité forcée pesait sur son foie. Il avait besoin d'exercice. A la fin d'une journée particulièrement morne, il décida de sortir le lendemain, quel que fût le temps. Le ciel s'était alourdi vers le milieu de l'après-midi et annonçait de la neige, mais tant pis, il ne pouvait supporter de rester claustré vingt-quatre heures de plus.

Ce qui mit le comble à son exaspération, ce fut la tarte qu'on lui servit à dîner. Il en était à ce dernier stade du rhume de cerveau où le goût est encore atténué, l'appétit faible, mais où, cependant, un certain vide de l'estomac réclame des aliments soigneusement choisis. Une volaille eût fait l'affaire, ou un demi-perdreau cuit à point, suivi par un soufflé au fromage. Autant demander la lune. La femme de journée, qui n'avait pas d'imagination, lui servit un carrelet, de tous les poissons le plus insipide et le plus sec. Quand elle en eut enlevé le débris – il avait laissé presque tout sur son assiette – elle revint portant une tarte, et, comme sa faim était loin d'être satisfaite, il se servit largement.

Il lui suffit d'y goûter. Toussant, suffoquant, il cracha la bouchée sur son assiette. Il se leva et sonna.

La servante parut, une interrogation sur le visage à cet appel inattendu.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— Une tarte aux confitures, monsieur.

— Quelles confitures ?

— Des confitures de pommes, monsieur. C'est moi qui les ai faites.

— Je m'en doutais. Vous vous êtes servie de ces pommes dont je m'étais plaint, il y a quelques mois. Je vous avais dit nettement, à Willis et à vous, que je ne voulais pas de ces pommes dans la maison. »

Le visage de la servante se ferma.

« Vous avez dit de ne pas cuire les pommes ni de vous les servir pour dessert. Vous n'avez pas parlé de confitures. J'ai pensé qu'elles seraient très bonnes en confitures. Et j'en ai fait pour essayer. Elles étaient délicieuses. Alors j'ai fait plusieurs pots avec les pommes que Willis m'a données. Nous faisons toujours des confitures, madame et moi.

— Eh bien, je suis désolé que vous vous soyez donné tant de mal, mais je ne peux pas manger ça. Je n'ai pas pu digérer ces pommes en automne et, qu'on en fasse des confitures ou tout ce que vous voudrez, je ne les digérerai pas mieux. Emportez la tarte et que je ne la revoie pas, non plus que les confitures. Je prendrai du café au salon. »

En sortant de la salle à manger, il tremblait. Il était inouï qu'un si petit incident le mît si fort en colère. Bon Dieu ! Que ces gens étaient idiots ! Elle savait, Willis savait, qu'il détestait ces pommes, qu'il en avait le goût et l'odeur en horreur, mais ils avaient décidé, dans leur esprit parcimonieux, qu'il était économique de lui servir des confitures faites à la maison, des confitures de ces pommes qu'il ne pouvait souffrir.

Il avala un whisky très fort et alluma une cigarette.

Un instant plus tard, la servante parut, apportant le café. Elle ne se retira pas tout de suite après avoir posé le plateau.

« Pourrais-je vous dire un mot, monsieur ?

— Qu'y a-t-il ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je vous donne mon compte. »

Il ne manquait plus que cela... Quelle journée, quelle soirée !

« Pourquoi ? Parce que je n'aime pas la tarte aux pommes ?

— Oh ! ce n'est pas seulement ça, monsieur. Je trouve que les choses ont beaucoup changé. Il y a quelque temps déjà que je voulais vous en parler.

— Je ne vous donne pas beaucoup de mal, je crois.

— Non, monsieur. Seulement, dans le temps, du vivant de madame, j'avais l'impression que mon travail était apprécié. Maintenant, on dirait que quoi que je fasse, ça n'a pas d'importance. On ne me dit jamais rien, et j'ai beau faire de mon mieux, je ne sais jamais à quoi m'en tenir. Je crois que je serai mieux dans une maison où il y a une dame qui ferait attention à ce que je fais.

— Vous êtes évidemment le meilleur juge. Je regrette que vous ne vous plaisiez plus ici.

— Et puis vous avez été parti si longtemps, cet été. Du temps de madame, vous ne partiez jamais plus de quinze jours. Rien n'est plus comme avant. Je ne sais plus où j'en suis, et Willis non plus.

— Alors, Willis lui aussi en a assez ?

— Ce n'est pas à moi de le dire, bien sûr. Je sais qu'il a été très contrarié, à cause des pommes, mais il y a déjà quelque temps de ça. Peut-être qu'il voudra vous parler lui-même.

— Peut-être. Je ne savais pas que je vous causais à tous deux tant de soucis. Bon, en voilà assez. Bonne nuit. »

Elle sortit de la pièce. Il regarda autour de lui d'un air boudeur. Bon débarras, voilà ce qu'il dirait de leur départ à tous les deux. Ça n'est plus comme avant. Tout à tellement changé. Quelle absurdité ! Et la contrariété de Willis à cause des pommes, quelle impudence ! Alors, il n'avait plus le droit de faire de ses arbres ce qu'il voulait ? Tant pis pour son rhume et pour le mauvais temps. Il ne pouvait pas rester assis devant ce feu à méditer sur Willis et sur la cuisinière. Il irait au Chasseur Vert et n'y penserait plus.

Il mit son pardessus, son cache-nez et sa vieille casquette, et descendit la route d'un bon pas. Vingt minutes plus tard, il était assis dans son coin habituel du Chasseur Vert, tandis que Mrs. Hill lui versait son whisky et lui exprimait sa joie de le revoir. Un ou deux habitués lui sourirent et s'enquirent de sa santé.

« Vous avez le rhume ? Personne n'y échappe.

— C'est bien vrai.

— C'est la saison, faut dire, n'est-ce pas ?

— Mais oui. C'est quand ça tombe sur la poitrine que c'est mauvais.

— Oui, mais quand on l'a dans la tête et qu'on ne peut pas respirer, c'est bien embêtant aussi.

— C'est vrai. L'un ne vaut pas mieux que l'autre. Il n'y a pas à dire. »

Aimables gens, pleins de cordialité, pas hostiles, pas gênants.

« Encore un whisky, s'il vous plaît.

— Voilà, monsieur. Ça vous fera du bien. Ça tue le rhume. »

Mrs. Hill rayonnait derrière son comptoir, volumineuse et réconfortante. Il entendit, à travers un voile de fumée, le bruit de conversations et de gros rires, le tin-

tement des fléchettes, les exclamations joyeuses quand l'une d'elles frappait le centre de la cible.

« ... et s'il se met à neiger, disait Mrs. Hill, je ne sais pas ce qu'on fera avec ces livraisons de charbon en retard. Si on avait seulement une provision de bois, on s'arrangerait avec ça, en attendant, mais vous savez ce qu'ils en demandent ? Deux livres le stère. Moi, je dis... »

Il se pencha en avant, et sa voix sonna lointaine, même à ses propres oreilles :

« Je vous donnerai du bois », dit-il.

Mrs. Hill se retourna. Ce n'est pas à lui qu'elle parlait.

« Plaît-il ? fit-elle.

— Je vous donnerai du bois, répéta-t-il. J'ai un vieil arbre chez moi. Voilà des mois qu'il devrait être abattu. Je vous ferai ça demain. »

Elle hocha la tête en souriant.

« Oh ! non, monsieur. Je ne voudrais pas vous donner ce mal. Le charbon arrivera bien, n'ayez pas peur.

— Aucun mal. Un plaisir. Ça me fera du bien, l'exercice, vous savez. Je grossis. Comptez sur moi. »

Il se leva et tendit une main un peu hésitante vers son manteau.

« Du bois de pommier, dit-il. Ça ne vous ennuie pas que ça soit du pommier ?

— Mais non, répondit-elle, n'importe quel bois fera l'affaire. Mais ça ne vous privera pas, monsieur ? »

Il hocha la tête d'un air mystérieux. C'était un engagement, un secret.

« Je vous l'apporterai demain soir sur ma remorque, dit-il.

— Attention, monsieur, dit-elle. Prenez garde à la marche... »

Il rentra à pied en souriant tout seul dans la nuit froide et vivifiante. Il ne se rappela pas s'être déshabillé

ni couché, mais la première pensée qui lui vint le lendemain au réveil fut la promesse qu'il avait faite au sujet de l'arbre.

Il s'avisa avec satisfaction que ce n'était pas le jour de Willis. Rien ne s'opposait à son projet. Le ciel était lourd et il avait neigé pendant la nuit. Il neigerait encore mais, pour l'instant, rien ne l'empêchait de faire ce qu'il voulait.

Après le petit déjeuner, il traversa le potager et se rendit au hangar à outils. Il prit la scie, les leviers et la hache. Il pouvait avoir besoin de tout cela. Comme il revenait vers le jardin, ses outils sur l'épaule, il rit tout seul en se disant qu'il devait ressembler à un exécuteur des hautes œuvres de l'ancien temps, allant décapiter quelque misérable victime dans sa tour.

Il posa ses outils sous le pommier. Ce serait vraiment une action charitable. Il n'avait jamais rien vu de si lamentable, de si foncièrement désespéré, que ce pommier. Il ne pouvait pas y subsister la moindre vie. Il n'avait plus une seule feuille. Courbé, tordu, déjeté, il abîmait le paysage. Sans lui, tout le décor du jardin changerait.

Un flocon de neige tomba sur sa main, puis un autre. Il regarda la fenêtre de la salle à manger. Il pouvait voir la servante en train de mettre le couvert de son déjeuner. Il descendit le perron et entra dans la maison.

« Ecoutez, dit-il, si vous voulez bien laisser mon déjeuner dans le four, je crois que je me débrouillerai tout seul pour une fois. Je serai sans doute occupé et je ne veux pas me déranger pour déjeuner. D'ailleurs, il va neiger. Vous feriez mieux de vous dépêcher de rentrer chez vous de bonne heure, au cas où ça se gênerait pour de bon. Je m'arrangerai très bien tout seul. Je préfère. »

Peut-être imaginait-elle que cette décision était une réaction offensée au fait qu'elle lui avait donné son

compte la veille au soir. Elle pouvait imaginer ce qui lui plaisait, il n'en avait cure. Il voulait être seul ; il ne voulait pas de visage épiant derrière les carreaux.

Elle s'en alla vers midi et demi et, dès qu'elle fut partie, il ouvrit le four et y prit son déjeuner. Il désirait en finir, afin de pouvoir consacrer tout le court après-midi à abattre le pommier.

Il n'y avait pas eu de nouvelle chute de neige en dehors de quelques flocons qui ne demeuraient point. Il quitta sa veste, roula ses manches et prit sa scie. De la main gauche, il arracha le treillage à la base de l'arbre. Puis il enfonça la scie dans le tronc à un pied du sol et se mit à scier.

Pendant une dizaine de coups de scie, tout alla bien. Les dents d'acier mordaient le bois et tenaient ferme. Puis, au bout de quelques mouvements, la scie commença à ployer. C'était ce qu'il craignait.

Il essaya de la dégager, mais la fente qu'il avait faite n'était pas assez large et l'arbre serrait fort la scie. Il enfonça le premier levier, en vain. Il enfonça le second et l'ouverture s'élargit un peu, mais insuffisamment pour dégager la scie.

Il tira et secoua la scie sans résultat. Il commençait à perdre patience. Il prit la hache et en frappa l'arbre, faisant voler des éclats du tronc qui s'éparpillaient dans l'herbe.

Ça allait mieux. C'était la bonne méthode.

La lourde hache montait et s'abattait, taillant dans l'arbre. L'écorce se détachait et de grandes plaques blanches de bois rêche apparaissaient. Vas-y, hache, coupe dans la masse dure. Jette la hache maintenant, écarte la chair élastique avec tes mains nues. Ça n'y est pas encore, vas-y, continue.

Voici dégagés la scie et le levier. Maintenant, reprends la hache. Frappe, frappe fort les fibres qui se cramponnent. Voilà les grognements, le craquement ;

l'arbre vacille et chancelle, il ne tient plus que par une fibre sanglante, elle se rompt, il va tomber... Il tombe... Un dernier coup... Il s'abat avec un bruit qui remplit l'air, toutes ses branches éparses dans l'herbe.

Il recula en essuyant la sueur de son front et de son menton. L'épave l'entourait de toutes parts ; devant lui, à ses pieds, s'offrait le moignon blanc et déchiqueté du tronc coupé.

Il se mit à neiger.

Sa première tâche, une fois l'arbre abattu, fut de donner des coups de hache dans les branches et les rameaux, afin de débiter le bois en tas plus faciles à transporter.

Les branches minces, ficelées en bottes, serviraient de petit bois ; Mrs. Hill serait sûrement contente d'en avoir aussi. Il amena la voiture, munie de sa remorque, à l'entrée du jardin, près de la terrasse. Le sectionnement des branches était une besogne facile, il vint à bout de la plupart à la serpe ; le plus fatigant fut de se pencher pour lier les fagots, puis de les descendre à l'autre bout de la terrasse et de les porter dans la remorque. Il sépara les plus grosses branches du tronc à coups de hache, puis les coupa en trois ou quatre morceaux, les encorda et les traîna une à une jusqu'à la remorque.

Il fit tout cela en se hâtant. Le peu de lumière de ce jour serait éteint à quatre heures et demie, et la neige continuait à tomber. Le sol en était déjà couvert et, lorsqu'il interrompait un instant son travail pour essuyer la sueur de son visage, les minces flocons glacés tombaient sur ses lèvres et se glissaient doucement, insidieusement, à l'intérieur de son col, s'enfonçaient le long de son cou, de son corps. S'il levait les yeux vers le ciel, il était aussitôt aveuglé. Les flocons tombaient plus épais, plus vite, tourbillonnaient autour de sa tête, et il avait l'impression que le ciel s'était changé en un

dais de neige qui descendait de plus en plus bas, de plus en plus près, pour étouffer la terre. La neige tombait sur les rameaux brisés et les branches coupées, gênant sa besogne. S'il s'arrêtait une seconde pour reprendre haleine et rassembler ses forces, il retrouvait le tas de bois couvert d'une nouvelle couche protectrice douce et blanche.

Il était obligé de garder les mains nues, des gants auraient affaibli sa prise sur le manche de la hache ou de la serpe et l'auraient empêché de tirer la corde et de serrer les branches. Ses doigts étaient engourdis, ils seraient bientôt paralysés par le froid. Il avait une douleur sous le cœur à force de traîner le bois jusqu'à la remorque ; et le travail ne semblait pas avancer. Chaque fois qu'il revenait à l'arbre tombé, le tas lui paraissait aussi haut : branches longues, branches courtes, petit bois presque recouverts de neige. Il fallait corder, lier tout cela, puis le porter ou le traîner.

Il était quatre heures et demie et il faisait presque nuit lorsqu'il finit de charger les branches ; il ne restait plus à emporter à présent que le tronc, déjà coupé en trois, jusqu'à la terrasse et à la remorque.

Il se sentait épuisé. Seule, la volonté de se débarrasser de l'arbre le soutenait encore. Il respirait lentement, péniblement, et, pendant tout ce temps, la neige lui tombait dans la bouche, dans les yeux, l'aveuglant presque.

Il prit sa corde et la passa sous le tronc glissant et froid, la nouant furieusement. Le bois nu était dur et rigide, l'écorce écorchait ses mains engourdis.

« Voilà qui est fait, souffla-t-il. Maintenant, tu es fini ! »

Il se releva en chancelant, le poids du lourd tronc d'arbre sur l'épaule, et le traîna lentement vers la grille, le laissant cogner derrière lui contre chacune des marches qui descendaient de la pelouse à la terrasse.

Lourds et inertes, les derniers rameaux nus du pommier le suivaient sur la neige mouillée.

C'était fini. Sa tâche était accomplie. Il se redressa, pantelant, une main sur la remorque. Non, il ne restait plus rien à faire que d'emporter tout cela au Chasseur Vert avant que la neige ne rendît l'allée impraticable. Il avait pensé à munir de chaînes sa voiture.

Il rentra dans la maison pour changer de vêtements (ceux qu'il avait collaient à son corps) et boire un verre d'alcool. Pas le temps de s'occuper de son feu, pas le temps de fermer les rideaux, de voir ce qu'il y avait pour souper, toutes besognes dont se chargeait d'ordinaire la femme de journée; il ferait cela plus tard. D'abord un peu d'alcool, et puis se débarrasser du bois.

Il avait l'esprit las et engourdi comme les mains, comme tout son corps. Un moment, il pensa à remettre le transport au lendemain, à se laisser tomber dans un fauteuil et à fermer les yeux. Non, il ne fallait pas. Demain il serait tombé encore plus de neige, demain il y en aurait un mètre d'épaisseur dans l'allée. Il connaissait ce temps. La remorque serait embourbée devant la grille du jardin, chargée de son tas de bois livide et glacé. Il fallait faire un effort et en finir ce soir.

Il vida son verre, se changea, et sortit pour mettre l'auto en marche. Il neigeait encore, mais, avec la nuit, un froid plus vif et plus sain pénétrait l'air, et il gelait. Les flocons tombaient plus lentement et avec plus de précision.

Le moteur se mit en marche et il descendit la côte, traînant la remorque. Il conduisait lentement et très prudemment, à cause de sa lourde charge. C'était une tension, après le rude effort de l'après-midi, de percer la nuit et la neige, d'essuyer le pare-brise. Jamais les lumières du Chasseur Vert n'avaient brillé plus gaie-ment qu'en l'accueillant dans la petite cour.

Il cligna des yeux sur le seuil en souriant tout seul.

« Voilà. Je vous livre votre bois », dit-il.

Mrs. Hill se tourna vers lui derrière son comptoir et deux ou trois consommateurs le regardèrent, cependant qu'un silence tombait sur les joueurs de fléchettes.

« Pas possible... », commença Mrs. Hill.

Mais il désigna la porte d'un signe de tête et se mit à rire.

« Allez voir, dit-il, mais ne me demandez pas de le décharger ce soir. »

Il se dirigea vers son coin favori en riant tout seul, tandis que l'on s'approchait de la porte avec des exclamations et des rires. Il était un héros, les habitués se pressaient autour de lui pour l'interroger, et Mrs. Hill lui versait son whisky, le remerciait, riait, secouait la tête.

« Ce soir, c'est la tournée de la patronne, dit-elle.

— Pas du tout, fit-il, c'est ma tournée à moi. Allons, les amis ! »

C'était une fête, joyeuse, chaleureuse. « A votre santé », répétait-il, à la santé de Mrs. Hill, de lui-même et de tout le monde. Quand était Noël ? La semaine prochaine, la suivante ? Eh bien, donc, joyeux Noël. Qu'importait la neige, qu'importait le mauvais temps ? Pour la première fois, il était des leurs, il ne restait plus isolé dans son coin. Pour la première fois, il buvait avec eux, il riait avec eux, il lança même une fléchette avec eux ; ils étaient tous ensemble dans ce bar chaud, confiné, enfumé, et il sentait qu'ils l'aimaient, qu'il était des leurs et non plus « le monsieur » de la maison du coteau.

Les heures passaient ; certains rentrèrent chez eux, d'autres les remplacèrent, et lui était toujours assis là, étourdi, à l'aise dans la chaleur et la fumée mêlées. Rien de ce qu'il voyait et entendait n'avait beaucoup de sens, mais c'était sans importance, car la bonne, grosse

et joyeuse Mrs. Hill s'occupait de lui, et sa face ronde le regardait en souriant derrière son comptoir.

Un autre visage s'approcha de lui, celui d'un ouvrier de la ferme avec lequel il avait parfois conduit le tracteur pendant la guerre. Il se pencha pour lui frapper l'épaule.

« Qu'est devenue la petite ? » lui demanda-t-il.

L'homme posa sa chope.

« Qui ça, monsieur ? fit-il.

— Vous vous rappelez bien. La petite qui aidait à la ferme. Elle trayait les vaches et portait à manger aux cochons. Une jolie brune, les cheveux bouclés, toujours le sourire. »

Mrs. Hill, en train de servir un autre client, se retourna.

« Est-ce que le monsieur ne voudrait pas parler de May, des fois ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est ça, c'était bien son nom. La petite May, dit-il.

— Comment ? Vous ne savez donc pas, monsieur ? dit Mrs. Hill en lui remplissant son verre. Ça nous a fait quelque chose à tous sur le moment. Tout le monde en a parlé, n'est-ce pas, Fred ?

— Pour sûr, Mrs. Hill. »

L'homme s'essuya la bouche du revers de la main.

« Tuée, dit-il, projetée d'une moto où elle était montée derrière un gars. Elle était sur le point de se marier. Ça fait bien quatre ans de ça, maintenant. Terrible, hein ? Une gentille gosse comme ça...

— On avait tous envoyé une couronne, les gens d'ici réunis, dit Mrs. Hill. Sa mère nous a envoyé une lettre de remerciements très touchée, avec un article d'un journal du pays, pas vrai, Fred ? Un grand enterrement qu'elle a eu, avec beaucoup de fleurs et de condoléances. Pauvre May. Tout le monde l'aimait bien.

— Ça c'est vrai, dit Fred.

— C'est drôle que vous n'en ayez pas entendu parler, monsieur, dit Mrs. Hill.

— Non, fit-il, non, personne ne me l'a dit. Ça me fait de la peine, beaucoup de peine. »

Il regardait devant lui son verre à demi vide.

La conversation continuait autour de lui, mais il n'y participait plus. Il était de nouveau seul, silencieux dans son coin. Morte. Cette pauvre jolie fille était morte. Projetée d'une moto. Morte depuis trois ou quatre ans. Un imprudent, un idiot, avait pris trop brusquement un virage, la petite derrière lui, cramponnée à sa ceinture, elle lui riait dans l'oreille, puis, crac... fini. Plus de cheveux bouclés gonflés par le vent autour de son visage, plus de rires.

May, c'était son nom ; il se le rappelait à présent. Il la voyait sourire par-dessus l'épaule quand on l'appelait. « Voilà », répondait-elle d'un ton chantant, posait un seau qui tintait sur le pavé de la cour, puis s'éloignait dans ses grosses bottes pataudes en sifflant. Il l'avait tenue enlacée, embrassée, un moment bref et léger. May, la fille aux yeux rieurs.

« Vous partez, monsieur ? demanda Mrs. Hill.

— Oui, oui, il faut que je rentre. »

Il se dirigea vers la sortie d'un pas mal assuré et ouvrit la porte. Il avait gelé au cours des dernières heures et la neige avait cessé. Le dais épais avait disparu du ciel et les étoiles brillaient.

« Vous voulez un coup de main pour la voiture ? proposa quelqu'un.

— Non, merci, dit-il, j'y arriverai. »

Il détacha la remorque et la laissa tomber. Une partie du bois roula lourdement en avant. Il verrait ça demain. Demain, si le cœur lui en disait, il reviendrait aider à décharger le bois. Pas ce soir. Il en avait assez fait. Il était vraiment fatigué à présent, exténué.

Il mit quelque temps à faire démarrer la voiture et, arrivé à mi-chemin à peine de la route de traverse qui montait à sa maison, il se rendit compte qu'il aurait mieux fait de laisser l'auto devant l'auberge. La neige était épaisse autour de lui, et l'ornière qu'il y avait faite quelques heures plus tôt était recouverte. L'auto tangua, patina, et soudain la roue avant droite s'enfonça et le véhicule tout entier s'inclina de côté. Il était tombé dans une ornière.

Il descendit et regarda autour de lui. La voiture était bien embourbée, impossible à redresser sans l'aide de deux ou trois hommes et, quand bien même il l'eût trouvée sur-le-champ, quel espoir avait-il de poursuivre sa route dans une telle épaisseur de neige ? Mieux valait abandonner l'auto et revenir le lendemain, reposé. A quoi bon traîner ici, passer la moitié de la nuit à pousser et tirer cette voiture en pure perte ? Elle ne risquait rien sur le bord de cette route de traverse ; personne n'y roulerait cette nuit.

Il continua son chemin à pied. C'était une malchance d'avoir enfoncé la voiture dans cette ornière, car le milieu de la route n'était pas si mauvais que cela, la neige ne montait pas plus haut que ses chevilles. Il enfonça ses mains dans les poches de son pardessus et gravit le coteau ; le paysage n'était qu'une vaste étendue déserte et blanche de tous côtés.

Il lui souvint qu'il avait envoyé sa femme de journée chez elle dès midi et qu'il allait trouver la maison triste et froide à son retour. Le feu du salon serait éteint et la chaudière aussi, très probablement. Les fenêtres le regarderaient d'un regard vitreux qui laisserait entrer la nuit. Pardessus le marché, il aurait son dîner à faire. Tant pis, c'était sa faute. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Voilà le moment où quelqu'un aurait dû l'attendre, accourir du salon dans le vestibule, lui ouvrir la porte, inonder le seuil de lumière.

« Tu vas bien, chéri ? Je commençais à m'inquiéter. »

Il s'arrêta pour respirer en haut de la côte, et vit sa maison entourée d'arbres au bout de la courte allée. Elle était sombre et rébarbative, sans une seule fenêtre éclairée. Il y avait plus d'intimité dehors, sous les étoiles brillantes, sur la neige fraîche, que dans cette sombre demeure.

Il avait laissé la barrière ouverte et il entra par là, se dirigeant vers la terrasse après avoir refermé la barrière derrière lui. Quel silence sur le jardin ! Pas un son. L'on eût dit qu'un esprit était venu jeter un charme sur cet endroit, le plongeant dans une immobilité blanche.

Il marchait doucement sur la neige. Il s'approcha des pommiers.

A présent, le plus jeune se dressait seul en haut des marches ; délivré d'un voisinage écrasant, ses branches étendues, luisantes de blancheur, il appartenait à un monde féérique, un monde de fantaisie et de fantômes. Il eut envie de toucher ses branches pour s'assurer qu'il était toujours vivant, que la neige ne lui avait pas fait de mal et qu'il reflleurirait au printemps.

Il allait l'atteindre lorsqu'il trébucha et tomba, son pied tordu sous lui, pris dans un obstacle caché sous la neige. Il essaya de remuer son pied, mais quelque chose pressait dessus, et il comprit instantanément, à l'acuité de la douleur qui mordait sa cheville, que ce qui le retenait était le moignon fendu du vieux pommier abattu par lui dans l'après-midi.

Appuyé sur ses coudes, il essaya de ramper, mais il était tombé dans une position telle que sa jambe était repliée en arrière et que chaque effort emprisonnait plus fermement son pied dans l'entaille du tronc. Il voulut tâter le sol sous la neige, mais, partout, ses mains ne rencontraient que les petits rameaux brisés du pommier éparpillés par la chute de l'arbre, et recouverts de neige.

Il appela au secours, tout en sachant bien, au fond de lui-même, que personne ne l'entendrait.

« Lâche-moi ! cria-t-il, lâche-moi ! » comme si la chose qui le tenait à sa merci avait le pouvoir de le libérer et des larmes de désespoir et d'épouvante coulaient sur ses joues. Il lui faudrait rester là toute la nuit, retenu dans l'étau du vieux pommier. Il n'y avait pas d'espoir, il n'y aurait pas d'évasion avant qu'on ne le découvrit au matin, et qui sait s'il ne serait pas trop tard, qui sait si on ne le trouverait pas mort, étendu, raide, dans la neige glacée ?

Il se débattit une fois encore pour dégager son pied, jurant et sanglotant. En vain. Il ne pouvait bouger. Épuisé, il posa sa tête sur ses bras et pleura. Il s'enfonçait de plus en plus profondément dans la neige et, lorsqu'une brindille froide et mouillée toucha ses lèvres, il lui sembla qu'une main timide s'avancait vers lui en hésitant dans l'obscurité.